LA RÉPUBLIQUE

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

Volume I. No. XII.

H. BEAUGRAND, Rédacteur-Editeur.

Le numéro, 10 Cents.

SAINT LOUIS, MO., SAMEDI 25 NOVEMBRE 1876.

ADMINISTRATION.

"La Republique"

Parait tous les samedis.

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les frais de port sont à la charge de l'Editeur-propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne faisons jamais exception à cette regle.

Abonnement.

Un an - - - - - - - - - - $4.00
Trois mois - - - - - - - - 1.00

Le numero 10 cents.

Invariablement payable d'avance.

BUREAUX DU JOURNAL
520 Pine Street.

Annonces.

Une insertion dix lignes ou moins: $1.00

Dix cents la ligne premiere insertion et cinq cents la ligne pour chaque insertion subséquente. Payable d'avance. Une remise libérale sera faite pour les annonces à long terme.

Toutes Correspondances, lettres d'affaires, lettres chargées, communications, etc., devront être adressées à

H. Beaugrand,
Rédacteur-Editeur,
"La Republique"
St. Louis, Mo.

ST. LOUIS.

CONSULAT DE FRANCE.—Emile Karst, agent consulaire; bureau, 411 Nord 3e.

CONSULAT SUISSE—C. F. Mathey, chez Mermod, Jaccard & Cie, 4e et Locust.

LOGE MAÇONNIQUE.—Orient Français No. 167; réunions les 1er et 3e mercredis de chaque mois à 8 h. du soir, 13 N. 3e; Vénérable, J. A. Schultz; secrétaire, Ed. Bobe, 410, Nord 3e.

SOCIETE FRANÇAISE DE BIENFAISANCE.—Réunions du conseil d'administration le 1er mardi de chaque mois, 411 N. 3e; président, Gustave Pierrot; 1er vice-président, Jacquemin; 2e vice-président, G. Biston; trésorier, Emile Karst; secrétaire archiviste, J. J. Morard; secrétair -comptable, Ed. Bobe; directeur, Wm. Surbled; commissaires: F. M. Allemand, John Bonnet, M. J. Darcel, H. Verdier, L. Boulanger.

SOCIETE FRANÇAISE D'AIDE MUTUELLE.—Réunions, le dimanche 15 ou le dimanche après le 15 de chaque mois à 2 heures de l'après-midi, rue Market 1014; président, Jules Belin; 1er vice président, Louis Gabard; 2e vice-président, Antoine Ratti; secrétaire-archiviste, Jos. A. Droz; secrétaire-correspondant, Ami E. Addor; trésorier, A. Cabrillac; secrétaire des finances, Ed. Bobe. Cette société fait partie de l'Union Générale des Sociétés Françaises de Secours Mutuels aux Etats-Unis d'Amérique.

LE BUREAU CENTRAL de l'Union Générale pour les années 1876 et 1877 est à St. Louis; président, J. Williomé; secrétaire, P. Luckner, care of M. V. T. Co.; secrétaire-adjoint, Louis Fortel.—Assurance mutuelle sur la vie de toutes les sociétés faisant partie de l'Union sous le controle du Bureau Central.

SOCIETE ALSACIENNE ET LORRAINE.—Réunions le 15 de chaque mois chez M. Besançon, 927 Christy Avenue; président, J. Jacquemin; vice-présidents Jules Belin et M. J. Darcel; secrétaire, Philippe Luckner; assistant-secrétaire, Joseph Fleig; trésorier, J. P. Besançon; vice-trésorier, Louis Vetter.

CERCLE PHILARMONIQUE FRANÇAIS.—Réunions le 3e vendredi de chaque mois, chez M. C. Claude, 201 S. Main; président, J. A. Schultz; trésorier, F. M. Allemand, secrétaire, Raoul Dubois; régisseur, Emile Boulanger.

Chronique Parisienne.

(*Correspondance particulière de "La République."*)

Paris, 4 nov. 1876.

SOMMAIRE.

La toilette de Paris.—Ce que racontent les démolitions.—Souvenirs sans regrets.—Une tardive réparation.—Avance Pierre Corneille.—Le cabinet de travail de Voltaire.—La sublime Emilie.—Un théâtre dans un grenier.—Une innovation en retard.—Les numéros lumineux.—Illuminations perpétuelles.—Application du système.—Le mariage aux lanternes.—Un allemand à l'école des beaux arts.—Explosion de patriotisme.—Elan de générosité.—Toujours le feu.—Ce qu'ont voit autour d'un tapis vert.—Le mort gagne.—Un contrat Synallagmatique.—Paris ne se corrigera jamais.—Un Bourbon authentique épousant une actrice.—Augustes exemples de mésaillance.—Frédéric Ier et Elizabeth Kaiser.—Elizabeth avait eu 23 enfants quand le roi l'épousa.

Paris fait sa toilette pour l'exposition de 1878; il veut être digne de ses hôtes.—On rebâtit l'hôtel de ville; on pousse le réparations aux ruines des Tuileries; l'œil de l'étranger ne verra point les traces de nos discordes civiles.

La pioche fait tomber des pans de murs dans le vieux Paris qu'on métamorphose.

La curieuse chose qu'une démolition!

J'ai passé hier matin tout une demi-heure à regarder faire la pioche dans les débris de la Butte des Moulins. Et je vous assure que je n'ai pas considéré mon temps comme perdu.

Le démolisseur vient en quelque sorte surprendre la vie intime en flagrant délit. La veille encore les habitants étaient là groupés sous ce toit dont on a dispersé les épaves et, dans leur rapide départ, il semble qu'ils aient laissé après eux quelque chose d'eux-mêmes.

Aux murailles déjà à moitié effondrées pendent encore des lambeaux de vieux dessins ou de gravures vulgaires. Le musée du pauvre!

Une cage hors d'usage est restée accrochée à ce morceau de fenêtre. Quelle était l'héroïne de roman qui leur émiettait le pain quotidien?

Voici la place où des générations de coquetterie vinrent se mirer tour à tour

Ici les ruines de la cheminée.

C'était là que, durant les longs soirs d'hiver s'assemblait la famille.

Et l'on croit revoir le tableau à la grecque: le père et la mère travaillant, le bébé regardant le livre à images, la grand'maman jouant aux cartes avec une voisine.

Et l'on reste rêveur songeant à ces lieux où se sont succédé des années, les tristesses, les angoisses et les espérances.

Voilà pourquoi j'ai passé hier matin tout une demi-heure à regarder les pioches qui battent à coups redoublés sur les maisons de la Butte des Moulins.

***

Je ne croyais pas être aussi prophète dans ma dernière chronique quand je disais qu'il serait patriotique et juste de saisir l'occasion de la démolition de la Butte des Moulins pour honorer la mémoire du grand Corneille, la maison où il est né va disparaître et avec elle la plaque commémorative: il faut donner le nom de l'auteur du Cid à cette grande avenue qui traverse le cœur même de Paris et qui conduit du Grand Opera au théâtre Français.

L'opinion publique s'est emparée de cette idée qui fait son chemin.

La rue du Clos Vougeaud disparaît également; là était l'hôtel habité par Madame la marquise du Chatelet, *la sublime Emilie* de Voltaire. Pendant la vie de Mme du Chatelet, le rez-de-chaussée et le premier étage étaient à la marquise, tout le reste à Voltaire; les domestiques avaient les mansardes. Voltaire habitait plus particulièrement le second. On y trouve encore un petit cabinet de travail construit dans la cage de l'escalier. M. le docteur Mouza, dans sa brochure sur la Butte des Moulins en fait la description suivante: C'est une pièce carrée, peu élevée, dont le plancher est situé plus haut que celui de l'appartement, une porte étroite y donne accès au moyen de deux marches.

Après la mort de Mme Du Châtelet, Voltaire a disposé de l'hôtel entier; dans la partie du deuxième étage, situé sur le derrière de la maison, Voltaire fit construire un petit théâtre de pleinpied, sur lequel Lekain a fait ses débuts en présence de la nièce de Voltaire, Mme Denis, du duc de Richelieu, de Mme d'Argental, de Pont de Veyle, de d'Alembert, de Diderot, de Marmontel, du président Hénault, des abbés Voisenon, Raynal et d'Olivet.

A cette époque, Voltaire était logé au premier.

***

Pendant que le vieux Paris s'en va avec ses souvenirs historiques et glorieux, le Paris nouveau inaugure chaque jour une innovation.

Celle qu'on nous promet enfin est attendue et sollicitée depuis assez longtemps.

Nous voulons parler de l'éclairage nocturne du numéro des maisons parisiennes.

Nul doute que vous ne bénissiez d'avance ce progrès trop ajourné, pour peu que vous ayez erré un soir dans un quartier mal connu, à la recherche d'une adresse douteuse.

Il y a comme cela, dans les mœurs des gens qui se disent civilisés, des inconséquences qui frisent la folie. On se demande comment ceux qui ont, pour la première fois, numéroté les maisons, ont jamais pu se dire: Les numéros ayant pour but de ren eigner les passants, nous allons avoir bien soin de les placer aussi hauts que nous pourrons, afin qu'il soit absolument impossible de les déchiffrer, dès que l'obscurité sera venue.

C'est ainsi, cependant, et malgré toutes les protestations, l'absurdité a persisté jusqu'à présent.

L'adoption des numéros lumineux est peut-être appelée à opérer une petite révolution pittoresque. Pourquoi, après les numéros n'éclairerait-on pas les enseignes à tous les étages?

Cette illumination perpétuelle ne laisserait pas que d'égayer l'aspect des rues. Tous ces transparents représentant le chemisier prenant mesure à son client, la classique sage-femme berçant entre ses bras le poupon traditionnel, la couturière essayant une robe à la pratique, jetteraient de la diversité dans le paysage.

On pourrait même, avec le temps, étendre les applications du système. Un monsieur qui aurait besoin d'argent allumerait un écriteau sollicitant un emprunt à des conditions séduisantes.

Le bourgeois même, désireux de marier sa fille, pourrait illuminer la photographie de la demoiselle avec accompagnement du chiffre de la dot.

C'est à creuser.

Etrange ville que ce Paris où la population mobile subit toutes les impressions, change de sentiments en quelques secondes, sous l'influence d'un mot, d'un fait incident.

L'école des beaux-arts a gardé le souvenir de ses élèves tués peudant le siége, un monument élevé dans la cour de l'école rappelle que l'art a payé un large tribut à la patrie.

Il y a quelques jours, on annonce qu'un élève allemand allait entrer dans un des ateliers de l'école. L'effervescence fut grande; les élèves de l'atelier se groupèrent autour du monument d'Henry Reynault et se consultèrent, un élève de cet atelier était mort sur le champ de bataille à coté du grand peintre.

Le maître de l'atelier le sculpteur Dumont, et le directeur de l'école, n'épargnèrent ni les remontrances, ni les exhortations Les élèves se mirent à leur place dans l'atelier.

La porte s'ouvrit, le jeune allemand parut aussitôt, un cri s'échappa de toutes les poitrines: A la porte! A la porte!" le professeur essaya de calmer les élèves: "A la porte!" reprennent ils tous en chœur, sans pousser un autre cri, sans proférer la moindre menace. Le jeune allemand, vivement impressionné, se trouvamal. Aussitôt l'atelier tout entier se précipita à son secours et lui prodigua ses soins; ceux qui lui montraient énergiquement la porte, s'empressent de lui faire respirer des sels et de le faire revenir à lui. Il revient, pleure et s'en va.

Comment blamer ces braves jeunes gens d'un élan juvénile de patriotisme?

***

Nous n'avons pas fini avec le jeu! Prohibé, traqué, poursuivi, il revient sous mille formes; la police a operé une descente dans une ravissante habitation particulière dans la rue de La Bruyère; c'était un tripot!

On a saisi 103.000 francs sur les tables. Une fortune! Il y avait autour des tapis verts des noms connus dans le monde politique et littéraire, confondus avec de vulgaires joueurs.

Oh! qui jamais extirpera cette passion du jeu!

***

Je me rappelle, a ce propos, une anécdote terrible.

On était en 1868. Un homme encore jeune, bien mis, en apparence assez riche, avait été rue Grange-Batelière, dans une maison de jeu clandestine, où on avait organisé le trente-et-quarante. Il avait déjà joué plusieurs coups, et devant lui se trouvait un rouleau de pièces d'or

A un certain moment, le banquier l'interpella en lui disant:

—Rouge gagne, monsieur. Votre mise étant de cent louis, j'ai donc cent louis à vous donner.

En même temps, il avança la somme et demanda à l'inconnu s'il entendait continuer le même jeu.

Celui auquel s'adressait la question ne répondit pas, et ne fit aucun mouvement pour retirer le monceau de pièces d'or qu'on venait de lui tendre. Son regard demeurait fixé sur le rouge, mais son visage s'était couvert d'une pâleur livide. Trois ou quatre autres questions étant restées sans réponse, les autres joueurs s'impatientaient, et l'un d'eux saisit la main de l'homme pâle. Elle était froide comme un marbre. L'inconnu était mort.

Aussitôt grand remue-ménage. En premier lieu, le croupier retira froidement les cent louis, soutenant que le jeu, étant un contrat synallagmatique, ne pouvait avoir lieu qu'entre personnes habiles à contracter, et jamais entre un vivant et un mort. En second lieu, comme il fallait faire constater le décès, on se hâta de changer la table de jeu en une table à boire, et l'on prévint les magistrats, qui, accompagnés d'un médecin, constatèrent que l'homme avait succombé à la rupture d'un anévrisme, pendant un souper de jeunes gens.

Et que d'histoires analogues! Ces drames ont-ils étouffé la passion du jeu?

On se demande si la maison de jeu autorisée ne vaudrait pas mieux que ces tripots clandestins!

Chaque hiver, ces lugubres histoires se renouvellent, donnent le frisson à tous et ne corrigent personne.

Le monde parisien, du reste, aime à se répéter. On dirait qu'il tient à prouver que jamais il ne se corrigera.

***

On a cité un jeune prince, Bourbon, s'il vous plaît, et Bourbon authentique, qui épousait une actrice vulgaire d'un théâtre non moins vulgaire.

Rien de nouveau sous le soleil. Le jeune prince a suivi l'exemple d'un roi, Frédéric Ier, qui épousa la cantatrice Elisabeth Kaiser, dans les circonstances suivantes:

Elisabeth Kaiser, prima dona de l'opéra de Dresde, non-seulement n'était pas de la première jeunesse, mais encore avait eu vingt-trois enfants, dont quatre couples de jumaux, de son mari, Karl Kaiser, tenor médiocre, du même théâtre. Un beau jour, cette cantatrice féconde passa de l'opéra de Dresde à l'opéra de Stockholm. Dès sa première apparition, elle subjugua le roi, et, comme elle se trouvait précisément veuve, elle devint, sous le titre en bonne et due forme, de comtesse de Sauves, épouse morganatique de François Ier. C'était, s'il faut en croire les chroniques, une femme de tête, et, pour employer l'énergique expression populaire, une commère.

Un soir, avant le mariage, il y avait à l'opéra de Stockholm, représentation de gala, quand on s'aperçut, dans les dessous du théâtre d'un commencement d'incendie impossible à réprimer. Au lieu de perdre la tête, Elisabeth Kaiser entre bravement en scène, et, tout en chantant son rôle, s'avance insensiblement du coté de la loge du roi. Arrivée là, elle se tourne vers lui, et lui jette ces paroles, substituées par elle aux paroles de sa cavatine: "Sire, partez, partez, car le théâtre brûle." Le roi comprend, se lève et disparaît. C'est seulement lorsqu'elle voit en sûreté le prince dont elle se sait aimée, que la cantatrice, interrompant son rôle, avertit les spectateurs d'avoir à fuir au plus vite. Ce trait décida du mariage de Frédéric Ier, et, devenue comtesse de Sauves, Elisabeth Kaiser compléta, par un vingt-quatrième et vingt-cinquième enfants, une lignée comparable à celle des patriarches de la Bible.

SPECTATOR.

☞ Nos lecteurs voudront bien se rappeler que l'abonnement à *La République* est strictement payable d'avance

☞ M. Charles Pignet de East St. Louis, Ill. est autorisé à prendre des abonnements à la REPUBLIQUE et à donner quittance au nom du rédacteur-proprietaire.

Exposition Universelle de 1878.

L'Exposition universelle, qui s'ouvrira à Paris en 1878, marquera dans les fastes de l'industrie et de l'art, et y occupera une place éclatante. Cette solennité, à la splendeur de laquelle tous les peuples contribueront, est appelée à laisser loin derrière elle toutes les expositions qui l'ont précédée.

Les travaux de construction, conduits avec la plus grande activité, et dirigés par des hommes d'une compétence éprouvée, méritent d'être suivis pas à pas. Avant meme que le bâtiment sorte de terre, il est intéressant d'étudier la marche de cette gigantesque entreprise, vers laquelle le monde entier a les yeux tournés. Le public, initié à ses progrès au fur et à mesure qu'ils se produisent, pourra facilement embras er le vaste champ ouvert à la manifestation grandiose du génie moderne.

Nous avons la certitude d'être agréables à nos lecteurs en leur annonçant que toutes nos mesures sont prises pour leur donner les informations les plus sûres et les plus complètes sur ce sujet, qui préoccupe tous les esprits.

Nous nous sommes adressés à la *Correspondance Parisienne*, qui vient de s'adjoindre un rédacteur spécial chargé de traiter toutes les questions se rattachant à l'Exposition Universelle. Ce rédacteur, que ses travaux antérieurs et ses relations de chaque jour mettent à même de remplir avec la plus grande autorité et une exactitude incontestable la mission qui lui est confiée, nous donnera deux articles par mois, à partir du mois de janvier prochain. Il rendra compte des travaux de construction, d'aménagement et d'installation, non-seulement au point de vue technique, mais aussi au point de vue pittoresque et anecdotique, de façon à intéresser à un même degré les hommes spéciaux et cette catégorie plus nombreuse de lecteurs qui aime à donner à ses loisirs une nourriture intellectuelle attrayante.

Plus tard, quand le gros œuvre sera terminé, notre correspondant nous entretiendra de tous les détails de l'organisation intérieure. Il donnera la physionomie générale de cet admirable étalage, où se réunira, dans une imposante variété, le génie de tous les peuples et de toutes les civilisations. Quel coup d'œil magique! Le monde entier se révélant sous ses plus brillants aspects! Les merveilles de l'art et de l'industrie amoncelées! L'orient, l'occident, le nord et le midi rassemblés tout-à-coup comme par la baguette d'un enchanteur!

Pas un détail de ce sublime spectacle n'échappera aux investigations de notre correspondant, de telle sorte que nos lecteurs pourront contempler, à travers l'océan, la prodigieu e exhibition dont Paris sera le théâtre.

Tout en ne laissant aucun point dans l'ombre, notre collaborateur parisien s'attachera d'une façon particulière à rendre compte de la section réservée à notre pays. Il étudiera soigneusement, et avec impartialité, les envois de nos compatriotes. En un mot, ses correspondances seront toujours faites en vue d'offrir à nos lecteurs le plus d'intérêt possible.

Avec un tel programme, nous ne doutons pas du succès, car nous savons que la *Correspondance Parisienne* est organisée pour tenir, et au-delà, toutes ses promesses.

Encore un mot, intéressant spécialement ceux de nos compatriotes qui ont l'intention d'envoyer leurs produits à l'exposition de 1878. Tous ne pourront pas aller à Paris, pour surveiller le placement de leurs envois. Beaucoup seront retenus par leurs affaires, auxquelles une absence prolongée pourrait nuire. Il est cependant nécessaire qu'une surveillance attentive préside à ces travaux d'installation.

Quel que soit l'esprit d'impartialité qui anime la commission générale, elle sera inévitablement assaillie de solicitations et d'intrigues, au milieu desquelles les exposants imprévoyants pourront être réduits à n'avoir que des locaux insuffisants ou mal placés. La direction de la *Correspondance Parisienne* a voulu parer à cet inconvénient, en s'annexant une agence chargée tout spécialement de veiller aux intérêts des exposants absents, et de les représenter pendant toute la durée de l'exposition. Cette agence s'occupera du placement des envois et de leur bonne installation. Elle correspondra directement avec les exposants qui voudront bien accepter ses services, et leur fournira tous les renseignements dont ils pourront avoir besoin. Elle se met également à la disposition de ceux qui viendront à Paris, pour faciliter leurs démarches et leur donner toutes les informations nécessaires. Elle possède un nombreux personnel d'interprètes, et son organisation lui permet d'être d'une grande utilité aux étrangers, non-seulement au point de vue spécial de l'Exposition, mais aussi au point de vue plus général d'un séjour momentané dans une capitale qui leur est étrangère. C'est ainsi qu'elle se chargera de les guider dans le choix d'hôtels et de fournisseurs de toute sorte, qu'elle leur facilitera l'accès des monuments, édifices, musées et théâtres, qu'elle leur fera, en un mot, les honneurs de Paris.

Les bureaux de la *Correspondance Parisienne* sont situés rue de la Tâcherie No. 4, à Paris.

Ce qui se passe dans le Ciel le jour de la Toussaint.

Le *Réveil* est un journal canadien français publié à Montréal, par M. Arthur Buies, écrivain de talent, qui a l'audace—c'est le mot—de défendre *seul* au Canada un programme carrément libéral. Nous lui empruntons une petite chronique *théologique* à l'usage des profanes. Nos lecteurs liront sans doute avec plaisir cette page spirituelle de M. Buies:

"Un journal canadien vient de faire paraître un article fort édifiant sur la Toussaint; bien que ce grave sujet ne semble pas, de prime abord, se prêter à des plaisanteries profanes, l'auteur du dit article a trouvé moyen d'y introduire des idées exhilarantes qui ont éveillé en nous une douce gaîté. Il parait que ce jour là, les saints, non-seulement chantent la gloire du Très-Haut, comme c'est leur devoir, mais, en outre, qu'ils sont "*assis dans la gloire du ciel*," position pleine de mystères qu'il est interdit de vouloir comprendre. Nous avouons humblement que nous ne nous figurons pas bien la position des saints, "*assis dans la gloire du ciel*," et il nous parait quelque peu irrévérencieux de transformer une abstraction aussi respectable en fauteuil et de l'appliquer à un usage aussi singulier, même lorsqu'il s'agit de saints.

***

Un peu plus loin, l'auteur daigne nous apprendre, comme s'il était en communication directe avec les hauteurs de l'Empyrée, que ce jour là le ciel est en allégresse. Nous nous imaginions, d'après ce que l'on nous avait appris dans notre enfance, que les bienheureux jouissaient d'une allégresse perpétuelle au céleste séjour, mais point; il paraît que là haut, comme ici-bas, il y a des jours fériés et non fériés; une semblable hérésie, formulée à dessein, n'aurait d'autre effet que de diminuer singulièrement aux yeux des lecteurs le prestige de cet abime de félicité.

Un peu plus loin nous apprenons que "*les saints tressaillent dans la gloire*;" tout à l'heure ils y étaient assis, de sorte que tout à la fois ils sont assis dans la gloire du ciel et y tressaillent; mais pour mettre le comble à notre légitime surprise, les dits saints, toujours d'après l'auteur, "*font éclater leurs transport dans le lieu de leur repos.*" Tout en observant qu'ils ont une inguilière façon de se reposer, nous nous permettrons de demander humblement au lecteur, s'il se figure bien la pénible situation des saints, obligés simultanément d'être assis et de tressaillir dans la gloire du ciel et de faire éclater leurs transports en se reposant; cela dépasse notre entendement et nous serions bien aise de faire connaissance avec un profond commentateur qui pût nous expliquer le sens caché de ces belles paroles.

***

L'auteur, après nous avoir présenté la sainte vierge auprès de son divin fils, nons énumère les différentes catégories d'élus, qui environnent le trône du Tout-Puissant, et nous avons le regret de dire que, dans cette énumération de la milice céleste, les vierges sont nommées en dernier lieu. L'auteur n'est pas galant et voudrait nous faire entendre, mais en vain, que les vertus féminines ne jouissent pas d'une grande con idération au ciel. D'autre part, il a commis une grave omission, en oubliant de nous dire si, à l'instar des saints, les vierges sont assises et tressaillent dans la gloire du ciel et font éclater leurs transports au sein du repos. Espérons toutefois qu'il n'en est rien, et que l'auteur a voulu laisser les vierges au moins jouir, comme elles l'entendent, de la félicité éternelle. Il parait que lorsque les prières des mortels arrivent aux oreilles des saints, ils interrompent le chant des cantiques de louange dans lesquels il célèbrent la gloire du Très Haut pour lui présenter les pétitions des fidèles; il y a là quelque chose qui nous inquiète et nous déroute. Les fidèles étant répandus sur toute la surface de la terre et priant, par conséquent, à des heures différentes, les saints doivent être constamment à interrompre et à recommencer leurs cantiques, ce qui, ajouté aux tressaillements et aux transports dans le repos, exerce outre mesure leur patience.

***

Ce qui nous a consolé de toutes les remarques désagréables que nous nous sommes vu dans la triste nécessité de faire, et même nous dirons plus, ce qui nous a plongé dans une véritable extase, c'est que nous, profane mortel, étranger à toutes ces connaissances sacrées, nous avons appris dans le dit article et nous saurons dorénavant que la Toussaint, instituée à Rome en 731 par le Pape Grégoire III, a été introduite en France en 837 par Grégoire IV sous le règne de Louis le débonnaire, de sorte que les saints ont reçu à cette date et ont été obligés de présenter à Dieu, dans ce jour officiel, les pétitions accumulées pendant huit siècles à leur adresse par les fidèles des Gaules.

Feuilleton de "La Republique"

BELLE-ROSE.

(par Amédée Achard.)

II

LES PREMIERES LARMES

Suite.

—Dame! on voit ça du premier coup d'œil. Dire comment, je ne le pourrais guère; mais je l'ai compris à plusieurs choses que je ne puis pas t'expliquer, parceque je ne sais pas par quel bout les prendre. D'abord tu ne lui parles pas comme aux autres filles que tu connais; et puis tu as les yeux doux comme du miel quand tu la regardes; tu fais de grand tours pour l'éviter, et cependant tu la rencontres toujours, ou bien tu la cherches partout, et quand tu la trouves tu t'arrêtes tout court, et l'on dirait que tu as envie de te cacher. Enfin je ne sais ni pourquoi ni comment, mais tu l'aimes.

—C'est vrai, murmura Jacques en lâchant le bras de sa sœur, c'est vrai, je l'aime.

Sa voix, en prononçant ces mots si doux au cœur, avait quelque chose de grave et de triste qui émut Claudine.

—Eh bien dit-elle en passant ses jolis bras autour du cou de son frére, ne vas-tu pas t'affliger maintenant? Est-ce donc une chose si pénible d'aimer les gens, qu'il faille prendre cet air malheureux? Voilà que tu vas me faire pleurer, à présent.

Le pauvre Claudine essuya le coin de ses yeux avec son tablier; puis souriant avec la mobilité de l'enfance, elle se haussa sur la pointe du pied, et, approchant sa bouche de l'oreille de Jacques, elle reprit:

—Bah! à ta place, moi je me rejouirais. Suzanne n'est pas ta sœur, et je suis sûre qu'elle t'aime autant que tu l'aimes; tu l'épouseras.

Jacques embrassa Claudine sur les deux joues.

—Tu es une bonne sœur, lui dit il; va, maintenant, je sais ce que l'honnêteté me commande.

Et Jacques, se dégageant de l'étreinte de sa sœur, sortit du jardin. Il se rendait tout droit au château, lorsqu'au détour d'une haie, il rencontra M. de Malzonvilliers.

—Je vous cherchais, monsieur, lui dit il en le saluant.

—Moi? Et qu'as-tu me dire? mon garçon.

—J'ai à vous parler d'une affaire très-importante.

—En vérité? Eh bien, parle je t'écoute.

—Monsieur, j'ai aujourd'hui dix-huit ans et quelques mois, reprit Jacques de l'air grave d'un ambassadeur; je suis un honnête garçon qui ai de bons bras et un peu d'instruction; j'aurai un jour deux ou trois mille livres d'un oncle qui est curé en Picardie; car pour le bien qui peut me revenir du côté de mon père, je suis décidé à le laisser à ma sœur Claudine. En cet état, je viens vous demander si vous voulez me donner votre fille en mariage.

—En mariage, à toi! Qu'est-ce que tu me dis donc? s'écria M. de Malzonvilliers tout étourdi.

—Je dis, monsieur, que j'aime mademoiselle Suzanne; le respect que je vous dois et mon devoir ne me permettent pas de l'en informer avant de vous avoir parlé de mes sentiments. C'est pourquoi je viens vous prier de m'agréer pour votre gendre.

Pendant ce discours, Jacques, le chapeau à la main, un mouchoir roulé autour du cou et en sarreau de toile grise, était debout au beau milieu du sentier.

—Je n'ai pas besoin de vous dire, ajouta-t-il, que votre consentement me rendra parfaitement heureux, et que je n'aurai plus d'autres désir que de reconnaître toutes vos bontés par ma conduite et mon dévouement.

Tout à coup M. de Malzonvilliers partit d'un grand éclat de rire. L'étrangeté de la proposition et le sang froid avec lequel elle était faite l'avaient d'abord étourdi; mais au nouveau discours de Jacques, il ne put s'empêcher de rire au nez du pauvre garçon. Tout le sang de Jacques lui monta au visage. Malgré les illusions dont se berce la jeunesse, son bon sens natif lui disait tout bas que sa demande ne serait point accueillie, mais sa candide honnêteté ne lui permettait pas de croire qu'elle pût donner matière à plaisanter.

—Ma proposition vous a mis en gaieté, monsieur, reprit il avec une émotion mal contenue. Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à l'honneur de vous causer tant de joie.

—Eh! mon ami, je ne m'attendais pas non plus à une telle aventure! Vit-on jamais chose pareille? C'est plus amusant qu'une comédie de M. Corneille, parole d'honneur!

Jacques déchira les bords de son chapeau avec ses doigts, mais il se tut. M. de Malzonvilliers riait toujours. Enfin n'y tenant plus, il s'assit sur un quartier de pierre au revers du sentier.

—Vous aurez tout le loisir de rire après, reprit Jacques, mais c'est à présent le moment de me répondre: vous ne sauriez deviner, monsieur, tout ce qui se passe dans mon cœur depuis que je sais que j'aime mademoiselle Suzanne. J'attends.

—Ah ça! mon garçon, es tu fou? répondit le traitant en s'essuyant les yeux.

—Un fou ne vient pas honnêtement demander la main d'une jeune personne à son père.

—C'est donc sérieusement que tu parles?

—Très sérieusement.

—Tais-toi, et surtout ne me regarde pas avec cet air de berger malheureux, ou tu vas me faire rire à m'étouffer, et je te préviens que ce serait abuser de ma position; je suis très fatigué, mon ami.

—Aussi n'est-ce point mon intention: je désire seulement savoir quels sont vos sentiments.

—Va-t'en au diable avec mes sentiments! Ai-je donc le temps de m'amuser aux sornettes qui trottent par la tête d'un maître fou! Voyez donc la belle alliance! la fille de M. de Malzonvilliers avec le fils de Guillaume Grinedal, le fauconnier!

—Raillez-vous de moi tant qu'il vous plaira, monsieur, je ne m'en offenserai pas, s'écria Jacques vivement; mais gardez-vous de toucher au nom de mon père, car aussi bien qu'il y a un Dieu au ciel, si quelqu'un l'insultait, fût-ce le père de Suzanne, je me vengerais.

—Et que ferais tu, drôle?

—Je l'étranglerais!

Et Jacques leva au-dessus de sa tête deux mains de force à joindre lestement l'effet à la menace. M. de Malzonvilliers se dressa brusquement, et porta la main à son cou; il lui semblait sentir déjà les doigts de Jacques se nouer derrière sa nuque. Mais Jacques abaissa subitement ses bras, et de sa violente émotion il ne lui resta qu'une grande pâleur sur le visage.

—Je vous demande pardon de mon emportement, reprit il; jamais je n'aurais dû oublier les bienfaits dont vous avez comblé ma famille; cette colère est la faute de ma jeunesse, et non de mon cœur; oubliez-la, monsieur. Vous ne m'en voudriez peut-être pas, si vous saviez combien je souffre depuis que j'aime. Je ne vis que pour mademoiselle Suzanne, et je sens bien que je ne puis pas l'obtenir. Mais si pour la mériter il me fallait entreprendre quelque chose d'impossible, dites-le moi, et avec l'aide de Dieu, il me semble que j'y parviendrais. Parlez, monsieur, que faut-il que je tente? Quoi que ce soit, je suis prêt à obéir, et si je ne réussis pas, j'y laisserai mon corps.

Il y a toujours dans l'expression d'un sentiment vrai un accent qui émeut; les larmes étaient venues aux yeux de Jacques, et son attitude exprimait à la fois l'angoisse et la résignation; M. de Malzonvilliers était au fond un bon homme; la vanité avait obscurci son jugement sans gâter son cœur; il se sentit touché et tendit la main à Jacques.

—Il ne faut point te désoler, mon ami, lui dit-il, ni prendre les choses avec cette vivacité. Tu aimes, dis tu! Il n'y a pas si longtemps que j'aimais encore; mais je ne me souviens guère de ce que j'aimais à dix huit ans. Tu oublieras comme j'ai oublié, et tu ne t'en porteras pas plus mal.

Jacques secoua la tête tristement.

—Oui! oui! on dit toujours comme ça, continua le traitant. Eh! mon Dieu, à ton âge, je me croyais déjà dans la rivière par ce que j'avait perdu l'objet de ma première flamme! Mais, bah! j'en ai perdu bien d'autres depuis! Parlons raison, mon garçon, tu m'entendras, car tu as bon sens. Plusieurs gentilshommes du pays me demandent la main de Suzanne. Puis-je, en conscience, te préférer toi qui n'as rien, ni état ni fortune, et les repousser, eux qui ont tout cela.

Jacques baissa la tête, et une larme tomba sur la poussière du sentier.

—Parbleu! si tu étais riche et noble, reprit M. de Malzonviliers, je ne voudrais pas d'autre gendre que toi!

—Si j'étais riche et noble? s'écria Jacques.

—Oui, vraiment.

—Eh bien, monsieur, je m'efforcerai de gagner fortune et noblesse.

—Ecoute donc, mon ami, ces choses là ne viennent pas très-vite. Je ne te promets pas d'attendre.

Jacques hésita un instant; puis, levant les yeux au ciel, il reprit:

—A la garde de Dieu, monsieur, je me presserai le plus que je pourrai.

—Pauvre garçon! murmura M. de Malzonviliers, tandis que Jacques s'éloignait, c'est vraiment dommage qu'il ne soit pas marquis ou tout au moins millionnaire.

Jacques se dirigea d'un pas lent, mais ferme, vers un côté du parc de Malzonvilliers, où Suzanne avait coutume de se promener à cette heure-là, un livre ou quelque ouvrage d'aiguille à

LA "REPUBLIQUE."

Samedi, 25 Novembre, 1876.

Courrier.

ETATS-UNIS.

La situation politique reste toujours la même, et il est évidemment impossible de prévoir le résultat final, qui paraît être entre les mains du *Returning Board* de la Louisiane. La Caroline du Sud s'est définitivement prononcée pour M. Hayes, et les dernières dépêches de la Floride font prévoir un embroglio qui se terminera probablement devant les cours de justice. Somme toute, pas de nouvelles authentiques pour baser une opinion sérieuse, et tout reste dans un *statu quo* qui paraît avoir un effet désastreux sur les espérances des politiciens en général et sur les affaires commerciales du pays en particulier.

On annonce l'arrivée dans le port de New York de la frégate *Franklin* et du fameux Tweed, qui sera réintégré dans sa cellule de Ludlow street.

Toute la presse américaine s'est occupée, depuis quelques jours, des ordres émanés de Washington, dans le but d'augmenter l'effectif de la garnison de soldats fédéraux dans le District de Colombia. On a aussi parlé de préparatifs extraordinaires dans les chantiers maritimes, et quelques organes du parti démocrate ont été jusqu'à parler d'intervention armée de la part du Président Grant pour soutenir, coûte que coûte, les candidatures républicaines à la présidence et à la vice-présidence.

Il est juste de dire que nous ne faisons que répéter ces assertions sans y ajouter foi, et que nous avons pleine confiance dans l'impartialité des autorités fédérales, quels que soient les résultats des élections présidentielles.

MEXIQUE.

Les dépêches de Mexico, en date du 12 courant, nous annoncent une nouvelle révolution au Mexique. L'ex juge-en-chef Iglesias s'est proclamé lui-même président provincial (?) de la république, et s'est installé comme tel à Léon, dans l'Etat de Guanajato. Il paraîtrait que ce nouveau Diaz a inauguré son règne aux cris de "mort aux protestants!" et que les missionaires américains ont été forcés de se barricader dans une maison, en attendant les secours des troupes fédérales, qui sont heureusement arrivées à temps sur la scène. Gomez Palacio, ex-commissaire du Mexique à Washington, et Alaz et Ramirez, ex-juges de la cour suprême ont été emprisonnés pour avoir pris part à une conspiration contre le président Lerdo de Tejada. Le prétendant Diaz est toujours à Oajaca, où il défie les forces du gouvernemeut fédéral. On se bat un peu partout, comme toujours, au Mexique, et le brigandage a ses coudées franches.

CUBA.

Le général Martinez Campos, déjà connu dans l'histoire comme parrain politique du petit Alphonse d'Espagne, a pris le commandement en chef des troupes à Cuba. On lui prête des plans de campagne d'un merite exceptionnel, mais nous attendrons les événements avant de croire à l'avance, comme le font volontiers les journaux de la Havane, que l'insurrection sera écrasée dans un mois. Pour notre part, nous lui souhaitons le succès de ses prédécesseurs, et nous espérons le voir retourner en Espagne, auprès de son filleul,

"Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris."

FRANCE.

Les nouvelles de France sont relativement insignifiantes, et le télégraphe ne s'occupe actuellement que des affaires d'Orient.

M. de Mérode, légitimiste, a été élu sénateur dans le département du Doubs, ce qui fait jubiler les ennemis de la république. On annonce la mort du célèbre peintre, Diaz de la Pena.

Une dépêche de Paris, en date du 23 courant, annonce que la gauche réunie a présenté une interpellation au gouvernement à propos de l'incident des obsèques de Félicien David, et l'on craint une crise ministérielle. Les republicains ne veulent pas entendre parler de compromis à ce sujet, et la dépêche dit que la question a pris un caractère tout à-fait sérieux. Espérons que le ministère saura se montrer à la hauteur des circonstances, et ne pas oublier qu'un gouvernement républicain ne doit pas se soumettre aux prétentions de plus en plus étonnantes des cléricaux.

ORIENT.

Les Turcs ont définitivement accepté le projet de conférence présenté par la Russie, mais on continue cependant à croire à une guerre prochaine.

Une dépêche de Berlin au *Times* annonce que tous les bâtiments de la compagnie de navigation de la mer Noire ont été retenus pour le service du gouvernement russe.

Une dépêche de Berlin au *Daily News* annonce que les Russes eux-mêmes estiment à 250,000 hommes la portion de l'armée russe que l'on mobilise en ce moment.

D'après une dépêche de Vienne, Tchernaïeff a été remplacé à la tête de l'armée serbe par le général Semeka, ancien commandant du district militaire d'Odessa. Le *Daily News* dit que, d'après une dépêche de Belgrade, 500 Russes sont arrivés en Serbie samedi dernier. Il semble que le gouvernement a l'intention de remplacer les Russes qui n'ont pas été satisfaits des Serbes durant la derniere campagne par des hommes nouveaux et pleins d'enthousiasme.

Une dépêche de Berlin au *Standard* annonce que la Turquie a envoyé à Bucharest une note dans laquelle elle invoque son droit d'envoyer des troupes en Valachie, en cas d'invasion russe.

Le *Post* de Berlin affirme que plusieurs Américains ont demandé au gouvernement russe des lettres de marque pour combattre la marine anglaise en cas de guerre.

Le Vin.

Sa consommation à Paris.—Sa production en France.—Ses falsifications.—La fuchsine.

Sous le rapport du vin, la France est encore la contrée la mieux partagée, et aucun pays ne peut lutter avec elle pour la production vinicole. On ne sait pas encore quel sera le total de la production de cette année; mais en 1874, elle s'est élevée à près de 64 millions d'hectolitres. Sur ce chiffre, le département de l'Héraut, seul, a fourni un peu plus de trois millions. Le maximum de la production chez nous, a été atteint en 1869, avec 70 millions d'hectolitres.

L'entrepôt de Bercy, à Paris, reçoit à lui seul plus d'un quart des vins consommés en France. En 1868, le mouvement a été: stock de l'année précédente, 407.083 hectolitres; entrées, 983.910 hectolitres; sorties, 956.847. D'après les calculs de M. Husson, Paris a absorbé annuellement, de 1809 à 1858, en moyenne, 752,795 hectolitres de vin. Les relevés de l'octroi prouvent qu'en 1868, il est entré dans la capitale 3,627.929 hectolitres de vin, ce qui donne en vin naturel et dégagé de toute opération, pour la consommation de chaque habitant de Paris, 198 litres; par jour, 54 centilitres.

Le nombre d'établissements où se vend le vin a été également en augmentant. Outre 23,643 grands établissements, on compte aujourd'hui 883 marchands de vin en boutique, 644 liquoristes, 1662 crèmeries, 925 fruitiers et marchands de comestibles, 1631 cafés et brasseries, 2093 traiteurs ou restaurateurs, 444 tables d'hotes, 3,657 épiciers et débits de tabac, 103 débits interlopes

On s'explique aisément qu'en passant par tant d'intermédiaires, les vins finissent le plus souvent, avant d'être consommés, par être falsifiés ou tout au moins travaillés. L'abus a existé en tout temps, et, malgré les précautions que l'on serait tenté de prendre, on arrivera difficilement à obtenir toujours des vins naturels, d'autant plus que l'exportation prend des proportions tellemnt colossales, que la France arrivera bientôt à vendre à l'étranger, plus qu'elle ne produit.

Ce travail de sophistication des vins ne date malheureusement pas d'hier. Le frelatage des vins, avait nécessité, à Athènes, la création d'un contrôleur général des vins, et l'histoire grecque nous a transmis le nom d'un cabaretier, le célèbre Canthare, sous la main duquel l'eau acquérait des qualités vineuses auxquelles les œnophiles les plus distingués de l'époque se plaisaient à rendre hommage.

Les taverniers, les marchands de vins, se signalaient à Rome par des pratiques non moins adultères. Les riches eux-mêmes, rapporte Pline, dans son Histoire naturelle, ne buvaient pas naturels les vins de Cécule, de Falerne et autres, qui étaient frelatés dès la cuve; l'immoralité était telle, qu'on ne vendait plus que les noms des crus. P ine ajoute, et ce renseignement est fort curieux, qu'on se défiait surtout de certains vins de la Gaule narbonnaise, mêlés de drogues variées, parmi lesquelles se trouvait l'aloès, que les marchands de vins de Marseilles employaient pour rehausser la couleur de leurs plus détestables crûs.

Au moyen-âge, les sophistiqueurs ne restent pas inactifs; ils ne font pas moins parler d'eux que leurs estimables ancêtres. Un concile, tenu au neuvième siècle, compare les industriels qui frelatent le jus du raisin aux hérétiques qui frelatent la religion. Un évêque italien fulmine l'excommunication contre un frelateur de vin. Chaque marchand de vins avait sa provision de couleurs pour farder les liquides atteints de pâleur, grâce à l'addition de l'eau, par exemple.

De nos jours, on ne met plus l'eau de mer dans les vins, heure usement mais on a poussé l'art jusqu'à faire du vin dans lequel n'entre pas un grain de raisin. Les fabriques de Madère et de vins liquoreux qui sont à Cette, se sont fait dans ce genre d'exploitation une renommée qu'il serait difficile de surpasser.

On écrirait des volumes sur la falsification des vins, telle qu'on la pratique aujourd'hui. L'eau, le cidre, le poiré, l'alcool, le sucre de mélasse, les acides tartrique, acétique, tannique, même sulfurique; la craie, le plâtre, l'alun, le sulfate de fer, les carbonates de potasse ou de soude, le chlorure de sodium, sont autant d'ingrédients dont on se sert pour ces sortes de sophistications.

Il y a ensuite les mélanges; on fait des Bordeaux avec des vins de Blaye, du Bec d'Ambez et du Roussillon; du Mâcon avec des vins de Beaujolais, de Tavel et de Bergerac. Enfin vient la coloration.

Il y a plusieurs années, on donnait de la couleur anx vins trop affaiblis avec des baies de sureau, avec des mûres, du bois de campêche; mais depuis, les progrès de la chimie ont changé tout cela; on a choisi des procédés plus expéditifs, et on a pris pour colorer les vins, des matières tinctoriales. On ne se gêne plus. On emploie la fuchsine, un dérivé de l'aniline. Le parquet s'étant ému de ces tromperies, il traque partout les falsificateurs. Réussira-t-il à nous en délivrer?

Et tous cas, il faut bien se rendre compte que si la fuchsine, introduite dans le vin, constitue une tromperie sur la marchandise vendue, sa présence ne présente guère de danger pour la santé des consommateurs. Généralement, on ne l'emploie pas pure, et, en tout cas, ce n'est jamais qu'en minime quantité. 100 à 150 grammes environ de fuchsine sont dissous dans deux litres d'alcool et mêlés dans un hectolitre de caramel ordinaire. Il suffit de très peu de ce mélange pour colorer le vin, et l'on comprend que la dose est trop petite pour compromettre la santé publique. Mais cela n'en constitue pas moins une fraude qu'il importe de réprimer.

Pour reconnaître la présence de la fuchsine dans le vin, plusieurs procédés ont été mis en avant. Celui de M. Pallières consiste en ceci:

On introduit 5 à 6 grammes de vin suspect dans un flacon ordinaire de 30 grammes de capacité. On ajoute 8 à 10 gouttes d'amoniaque, et l'on remplit le flacon aux trois quarts d'éther ordinaire des pharmaciens. On agite vivement, et l'on abandonne le mélange au repos pendant 3 à 4 minutes. On décante une partie de cet éther dans un un autre flacon, et on ajoute de l'acide acétique jusqu'à réaction acide. Si le vin contient de la fuchsine, on voit se former au fond une couche aqueuse, plus ou moins colorée en rose.

M. Couttolène, de Paris, a fait connaître au congrès d'hygiène, en ce moment réuni à Bruxelles, un procédé d'une simplicité élémentaire, qui le met à la portée de tous. C'est un papier réactif qui, plongé dans le vin, se colore de rose d'autant plus accentué que le vin est plus saturé de fuchsine. M. Couttolène en fait l'expérience devant la section. Daus le vin sans fuchsine, le papier prend une teinte gris-plomb. Dans le vin fuchsiné, il rougit.

Grâce à ce papier, il sera maintenant facile de s'assurer si l'on a chez soi du vin fuch iné.

Ça et là.

—A Cuba, Jovellar a fait fusiller une femme et proclamé que tous déserteurs, arrêtés après le 31 décembre, seront exécutés sommairement.

—La Chambre des députés de Roumanie a voté $80.000 pour l'entretien d'un corps d'observation sur le Danube et pour le maintien de la réserve sous les armes jusqu'au mois de décembre.

—On télégraphie de Rome que l'état de santé du pape est tout à coup devenu très alarmant. La mort du cardinal Antonelli a fait sur lui une profonde impression. Le mal est d'une telle nature qu'on peut s'attendre à une crise d'un moment à l'autre.

—Il paraît qu'il y a en circulation une foule de pièces contretaites de 25 cents ou quartiers (ancienne dénomination). La police n'en fera aucun aux circulateurs qu'elle saisira sur le fait dit le *Courrier des Etats-Unis*.

—Les dépêches de Philadelphie annoncent que du 10 mai au 10 novembre le nombre des entrées payantes à l'Exposition a été de 8,004.274, celui des entrées gratuites de 1.906.692; ce qui donne un total de 9.910.966 entrées; et que le chiffre des recettes s'est élevé à $3,813.724.

—On mande de Faribault (Minnesota) que les bandits de Northfield subissent actuellement leur procès dans le cours de la présente session sur les quatre chefs d'accusation que voici meurtre de Haywood, le caissier de la banque de Northfield; meurtre d'un Suédois nommé Nicholas Gustavson; attaque contre le commis de banque Bunker; enfin, vols.

—Le gouvernement vient d'interdire l'entrée en France d'une brochure intitulée le *Tocsin*, publiée à Genève. Elle sert d'organe aux révolutionnaires russes.

—Un mariage curieux dit un confrère parisien, M. de Broques, domicilié rue d'Orléans, 29, épouse Mme veuve Massat, même maison.

Or, le futur a eu, le 7 courant, 101 ans, et la future va en avoir 99.

Juste deux siècles à eux deux!

Il ne manque plus qu'une chose, c'est qu'ils aient des enfants.

—La *Gazette de Lorraine* constate que les députés d'Alsace et de Lorraine n'assistaient pas à l'ouverture du Reichstag.

—Le *Standard* de Londres dit qu'une grande activité règne à l'arsenal de Woolwich. Un ordre impérieux a été donné pour que la production des cartouches pour armes à canon rayé soit portée à 2,000,000 par semaine. La quantité produite par semaine en temps ordinaire est de 500,000.

—D'après une dépêche de Berlin au *Daily News*, tout le contingent polonais de l'armée russe a été envoyé au delà des provinces polonaises pour un service de campagne. Les garnisons russes restent à Versovie et dans d'autres grandes villes de la Pologne russe.

L'enrôlement des réserves polonaises a eu lieu le 14 et le 15 courant et a été marqué par une grande rigueur. A Varsovie les hommes ont été arrachés de leurs lits pendant la nuit et escortés jusqu'aux trains.

—On lit dans les *Droits de l'Homme:*

A l'heure même où la dixième chambre élaborait notre dixième condamnation, un huissier nous apportait l'avis de nouvelles poursuites: MM. Yves Guyot, rédacteur des *Droits de l'Homme*, et Rigout, gérant du même journal, sont cités à comparaître devant M. Ferey, juge d'instruction, le mardi 7 novembre 1876.

Les mandats décernés contre nos collaborateurs n'indiquent pas les articles incriminés.

—Suivant l'*Unità cattolica*, de Rome, du 1er novembre, Pie IX a dû faire chanter le jour des morts, un *Requiem* pour le repos de l'âme de tous ses ennemis, qui, de leur vivant, s'étaient employés le plus activement à l'affliger et à le spolier. Parmi ce nombre, le moniteur du Vatican cite par leur nom un grand nombre d'hommes d'Etat d'Italie, à commencer par le comte de Cavour, ainsi qu'une foule de sénateurs, de députés et autres hommes distingués, tels que Massimo d'Azeglio, Guerrazzi, Poerio et Nino Bixio.

Mais la liste ne se borne pas aux Italiens. Il y en a pour tout le monde; Napoléon III, Persigny, Walewski Ledru-Rollin et d'autres Français connus y figurent. L'*Unità* ajoute que si ces hommes aujourd'hui morts pouvaient conseiller les vivants, ils leur conseilleraient, aux élections de dimanche prochain, de voter le retour de Pie IX.

—L'*Abeille* publie une nécrologie de M. Marie-Charles LeMercier DuQuesnay décédé, il y a quelques jours à la Nouvelle Orléans. Le défunt était né le 2 juin 1807, à Kingston, Jamaïque, de parents français d'origine bretonne, trouvant dans son berceau le titre de marquis dont il négligea de se parer; il fit ses études aux colléges Louis le-Grand, de Paris, et Montmorillon, du Poitou; retourna en 1836 à la Jamaïque, où, de 1837 à 1844, il fut vice-consul espagnol, fonction qui lui valut en 1844 la décoration de l'ordre d'Isabelle-la-Catholique; arrivé aux Etats-Unis en 1846, il entra au Con ulat français de la Nouvelle-Orléans en 1850, sous le consul Aimé Roger; il avait épousé une demoiselle de Grisolles, née à Rennes, France.

—Savez-vous combien il y a de médecins à Paris? Treize cent trente-trois. Nous venons d'en faire le dénombrement exact.

La Faculté de Paris nous en a donné 1177, celle de Montpellier 63, celle de Strasbourg 35. De plus, 58 médecins étrangers, sortant de 26 Facultés plus ou moins lointaines, ont été autorisés à exercer la médecine chez nous.

Paris possède en outre 159 officiers de santé et 945 sage-femmes. On voit que si le nombre des officiers de santé diminue d'année en année, celui des sages femmes va toujours s'accroissant.

Un dernier détail: Le plus vieux médecin et le plus vieux diplomé est M. Hervez de Chégoin qui, né le 6 janvier 1791, a été reçu à Paris, le 5 novembre 1816.

—Le commandant de l'escadre anglaise en Orient établira, pendant l'hiver, son quartier-général dans la baie d'Akamyti. Gibraltar et Malte sont toujours les deux grandes places d'armes de la Méditerranée: c'est là aussi que le gouvernement anglais a concentré des dépôts de munitions pour un an. L'escadre anglaise du canal reste stationnée à Gibraltar.

—On écrit qu'en cas d'une guerre de la Russie et de l'Angleterre cette dernière puissance formerait dans l'Inde un corps de cavalerie volontaire, composé de mahométans et commandé par des officiers anglais.

Le gouvernement de l'Inde pourrait débarquer promptement en Egypte 3,000 cavaliers exercés et disciplinés.

—Nous trouvons dans l'*Aube* le récit d'une épouvantable catastrophe, qui est arrivée dimanche dernier, au village de Lassicourt, près de Brienne:

Un mariage devait être célébré lundi dans cette comune. Suivant une déplorable coutume, les jeunes gens voulurent brûler de la poudre en l'honneur des futurs époux. Ils imaginèrent donc d'organiser un feu d'artifice avec des substances et des engins dont ils ne connaissaient malheureusement ni la nature ni la puissance.

Les pièces une fois préparées, ils les réunirent en un seul faisceau qu'ils disposèrent au centre d'un tas de pierres dures destinées à l'empierrement de la route. Puis, sans précaution, directement, avec la main, ils mirent le feu à la machine.

L'effet ne se fit pas attendre. Il y eut une épouvantable explosion, semblable à la détonation simultanée d'une batterie de mitrailleuses.

Cinq jeunes gens étaient groupés autour du tas de pierres. L'un fut tué sur le coup. Le second a eu la main coupée et le crâne fendu; on désespère de le sauver. Le troisième a eu le nez enlevé, un œil crevé et un bras fendu jusqu'à l'épaule. Le quatrième n'a que quelques contusions à la tête et à la poitrine. Enfin, le cinquième, un peu plus éloigné que les autres du tas de pierres, n'a été atteint que d'une façon légère.

L'effet de cette explosion a été tel que des pierres ont été lancées à plus de 300 mètres; on en a trouvé sur les toitures des maisons environnantes. La main de l'une des victimes a été retrouvée également à une distance considérable du lieu de la catastrophe.

San Francisco.

Nous empruntons à L'*Union* de Los Angeles, les nouvelles suivantes:

Un chinois naturalisé a déposé le 7 novembre le premier bulletin de vote qui ait jamais été donné dans cet Etat par un natif du Céleste Empire. Quand il le présenta convenablement ployé à M. Charles Gough, qui était inspecteur du quatrième ward, celui là contesta son droit; alors sans se déconcerter le Chinois ôta son chapeau et jura qu'il avait été naturalisé depuis deux ans et demi et qu'il habitait depuis plus de trente jours dans le ward; après que son bulletin eût été accepté, il montra en riant ses papiers de naturalisation. Un grand nombre de citoyens l'entouraient pour savoir pour qui il avait voté, mais il s'est constamment refusé à exposer ses principes politiques.

Le Board des Supervisors ayant la conviction que des fraudes gigantesques s'étaient faites lors de l'élection du sept novembre a requis le county clerk Reynold de ne pas se dessaisir des bulletins de vote et de tous les documents; ils ont été mis sous la garde du sheriff, et lundi dernier à midi, en présence d'un grand nombre de citoyens marquants des deux partis les supervisors Nice, Strother et Bryan ont été nommés membres d'un comité, auquel ont été adjoints l'ex-sénateur Casserly et le district attorney Murphy, pour compter et vérifier les votes. L'opération de vérification a commencé séance tenante, et s'est continuée jusqu'à 4 heures dans l'après midi. Il ressort de ce travail que Hayes a obtenu 21,280 voix, Tilden 20,498. Davis pour le congrès 22,114, Piper 19,376; ce qui diffère très peu des résultats fournis précédemment.

Le Cyclone aux Indes.

Le correspondant du *Times* à Calcutta dit que d'après les relevés officiels reçus de différentes sections de police, 215,000 personnes ont péri dans trois districts. Il est même probable que ce chiffre, est encore audessous de la vérité.

D'après une dépêche de Culcutta au *Times*, trois grandes îles, Nattiah, Sunder et Dakhin Shahabazpore, ainsi qu'un grand nombre d'îles plus petites comprises dans les districts de Backergunje, Nookholly et Chittagong, ont été entièrement submergées par les eaux dans le cyclone du 31 octobre. Sur la terre ferme, le pays a été submergé jusqu'à cinq ou six milles à l'intérieur. Ces îles sont situées à l'embouchure de la Megna. La plus grande, Dakhin Shahafaypore, a 800 milles carrés et compte une population d'environ 240,000 habitants. Les îles de Nattiah et de Sunder ont ensemble une population de 100,050 âmes. Jusqu'à onze heures, dans la nuit du 31 octobre, il n'y avait pas signe de danger; mais quelque temps avant minuit, les flots envahirent l'île et la couvrirent en quelques endroits jusqu'à une hauteur de 20 pieds. Un grand nombre d'habitants ont été surpris dans leurs lits; les autres se sont réfugiés sur les arbres autour des villages et sur les toits des maisons; mais les eaux les ont noyés en emportant les maisons. Des cadavres ont été retrouvés à dix milles de l'île, de l'autre côté du détroit, dans le district de Chittagong. Le pays est entièrement plat; presque tous ceux qui n'ont pas pu se refugier sur les arbres ont été noyés. Tout le bétail a péri. Les embarcations ont été emportées par les eaux; il n'y a plus aucun moyen de communication avec les autres districts. Les survivants sont dans la plus grande misère; le gouvernement organise des secours. La *Government Gazette* dit que partout où les flots ont passé, il ne reste pas un tiers des habitants. Dans les îles, à peine un quart de la population a survécu. Les miasmes qui s'exhalent des cadavres en putréfaction sont devenus intolérables; on s'attend à une apparition du choléra.

Grains d'Esprit.

—Les journaux judiciaires rendent compte d'une affaire sous ce titre:

Tapage injurieux et nocturne.

Cela nous rappelle une définition des Chinois dans un dictionnaire scientifique:

"Les Chinois sont d'un teint olivâtre, mais laborieux."

—La physiologie du rhume de cerveau:

Le rhume de cerveau est une inflammation de la muqueuse qui fait éternuer. Généralement cela dure huit jours. Les personnes riches se mettent une infusion sous le nez.... alors ça en dure neuf!

—Le *Phylloxera vastatrix* a complètement disparu de nos vignobles.

Il est remplacé par un autre parasite qu'on nomme Société de n'importe quoi, et accapare tous nos meilleurs vins pour les transporter en Angleterre ou en Russie.

—Dialogue sur le boulevard:

—Forte année que 1876! L'année des luttes.

—Oui, une année *bicepstile*.

—Cependant, il circule les bruits de paix.

—Dans les cabinets, c'est possible. Et encore!

—Le Prussien se tait.

—Oui, mais son jeu est éventé.

—N'importe... l'Europe doit pacifier.

—*Pas s'y fier!..* C'est fort bien dit.

—M. Prudhomme achetait des pastilles du sérail à un marchand habillé en Turc.

Il les emporte sans payer.

Le marchand l'appelle pour lui demander le prix.

—Ah ça! vous voulez plaisanter, répond M. Prudhomme, vous croyez que je vais vous payer, quand votre gouvernement me doit de l'argent?..

ST. LOUIS.

☞Nous prions les personnes dont la souscription à La Republique finit le 1er décembre, de vouloir bien renouveler si elles ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi du journal.

Petite Chronique Politique.

LE POLITICIEN.

Le politicien est aux abois!

Après avoir avalé des flots de whisky, savouré des centaines de chopes de bière et mâché des carottes impossibles d'un tabac imprégné d'alcool et de réglisse; après s'être balancé de l'espoir d'obtenir du candidat victorieux la promesse d'une mission diplomatique en Patagonie ou d'un poste quelconque dans l'administration des finances nationales, le pauvre diable se trouve reduit à rééditer, pour la mille et unième fois, la phrase légendaire de Mme Barbe-Bleue, et à demander comme elle à son camarade d'infortune:

—*Pat, my dear Pat!* ne vois-tu rien venir?

—Rien! Je n'aperçois que la Floride qui verdoie, la Louisiane qui poudroie, et la Caroline du Sud qui se perd dans un horizon d'incertitude désespérante.

⁂

Rien!!!

Pour bien comprendre ce que ce mot contient d'amertume, de désespoir, de déceptions pour le politicien de profession, il faut avoir, comme lui, serré la main de tous les voyous du voisinage, barboté dans des mares de jus de tabac, aspiré les émanations infectes des bouges de bas étage, et menti avec l'audace d'un charlatan dans l'espoir de faire réussir les candidatures d'une clique ou d'un parti quelconque.

Toutes ses illusions de fortune et d'avancement dans la voie difficile de la politique ne tiennent qu'à un fil... télégraphique, et cette malheureuse nouvelle, qu'il attend avec une impatience fébrile, n'arrive pas.

Rien!—Si, pourtant, il y a quelque chose:

Des dépêches contradictoires à faire jurer un séraphin et à damner un politicien.

Dame! comme la chose ne peut pas toujours durer ainsi, on va généralement chez Bessehl, si l'on est républicain, et chez Tom Kelly si l'on est démocrate, noyer dans la bière ou le whisky les nouvelles incompréhensibles qui nous arrivent chaque jour—en attendant mieux.

⁂

Pardon, lecteur, un mot de digression:

Je viens de dire que généralemen les républicains préféraient la bière, e que les démocrates avaient un penchan fort prononcé pour le whisky.

Ai-je tort ou raison?

---

la main. Il l'aborda résolûment et lui raconta l'entretien qu'il venait d'avoir avec son pere; sa voix était tremblante, mais son regard assuré. Suzanne s'était sentie rougir au premier mot de Jacques; mais bientôt remise de son trouble, elle avait attaché sur son jeune amant ce regard clair et serein qni rayonnait comme une étoile au fond de ses yeux bleus.

—Votre père ne m'a point laissé d'espérance, mademoiselle, dit Jacques après qu'il eut terminé son récit; cependant je suis déterminé à tout entreprendre pour vous mériter. Me le permettez-vous?

—M'aimez-vous, Jacques? reprit la jeune fille de cette voix vibrante et douce qui sonnait comme le cristal.

—Si je vous aime! Je donnerais ma vie pour ma sœur Claudine; mais, mademoiselle, il me semble, et que Dieu me pardonne ce blasphème, que je donnerais le salut de mon âme pour vous!

—Je serai donc votre femme un jour, mon ami, reprit Suzanne en tendant sa main à Jacques, qui sentit son cœur se fondre à ces mots. Nous sommes bien jeunes tous deux, presque deux enfants, ajoute-t-elle avec un sourire, mais Dieu nous viendra en aide.

—J'ai le cœur fort! s'écria Jacques; ô mademoiselle, je vous gagnerai!

—J'y compte, et moi je vous promets de n'être jamais qu'a vous.

Jacques voulut baiser la main de Suzanne; mais Suzanne lui ouvrit ses bras, et les deux enfants s'embrassèrent. Tous deux étaient à la fois graves et ingénus. Ils croyaient à leur cœur.

—Allez et méritez-moi, reprit Suzanne, les joues humides et rougissantes; moi, je vous attendrai en priant Dieu.

Ils échangèrent un dernier serment et se séparèrent.

Jacques reprit le chemin de la maisonnette, sérieux, mais non plus triste. Il fit tout de suite part à Guillaume Grinedal de ce qui s'était passé dans la journée.

—Nous nous aimons, ajouta-t-il, et nous marierons.

Le père regarda les hirondelles qui fuyaient au loin dans le ciel bleu.

—Serments d'amoureux! dit-il en hochant sa tête chauve. Mais qu'ils durent ou qu'ils passent, il n'importe mon fils, il faut partir.

—C'était mon intention, répondit Jacques.

Le père et le fils se serrèrent la main.

—La fille appartient au père, reprit Guillaume Grinedal; M. de Malzonvilliers a été bon pour nous, il ne faut pas qu'il t'accuse d'avoir voulu semer le désordre dans sa maison. Tu partiras demain sans chercher à revoir Suzanne.

Jacques hésita.

—Il le faut, répéta le vieillard.

—Je partirai, dit le fils; je partirai sans la revoir.

Vers le soir, à l'heure accoutumee, on s'assit autour de la table. Le dîner fut silencieux. Jacques ne mangeait pas et le refrain des chansons qu'il avait l'habitude de fredonner mourait sur ses lèvres. Claudine ne voulait pas parler, de peur d'éclater en sanglots; elle se détournait parfois pour s'essuyer les yeux. Jacques et Guillaume s'efforçaient de paraître calmes, mais les morceaux qu'ils portaient à la bouche, ils les reposaient intacts sur leur assiette. Après la veillée, le père embrassa ses trois enfants: il retint Jacques plus longtemps sur son coeur.

—Va dormir, lui dit-il; mais auparavant, demande à Dieu du courage pour la vie qui, demain, commencera pour toi.

Le père se retira, et les trois enfants se prirent à pleurer; ni l'un ni l'autre n'avait la force d'exprimer son chagrin, et chacun d'eux trouvait moins de paroles à dire que de baisers à donner. Vers la pointe du jour, la famille se réunit au seuil de la porte. Jacques avait chaussé de gros souliers et des guêtres; une ceinture de cuir serrait sa blouse de toile autour de sa taille; un petit havre-sac pendait sur ses épaules et sa main était armée d'un fort bâton de houx. Pierre et Claudine sanglotaient. Jacques était un peu pâle, mais son regard avait repris toute son assurance et sa fermeté.

—Où vas tu, mon fils? dit le père.

Déjà, à cet époque, Paris était la ville magique, le centre radieux qui solicitait toutes les intelligences actives, les esprits audacieux, les imaginations inquiètes. Jacques n'avait pas un instant songé aux détails du parti extrême qu'il avait choisi, cependant, à la question de son père, il répondit sans hésiter:

—A Paris.

—C'est une grande ville, pleine de périls et de surprises. Beaucoup y sont arrivés pauvres comme toi, qui en sont partis riches; mais mieux vaut en sortir misérable que d'y laisser l'honnêteté. Que Dieu te bénisse, mon fils.

Jacques s'agenouilla entre son frère et sa soeur, et Guillaume posa ses mains tremblantes sur le jeune front de son premier-né. Après qu'il se fut relevé, le père voulut glisser dans la main de Jacques une bourse où brillait de l'or mais Jacques la lui rendit:

—Gardez cet or, lui dit-il; c'est la dot de Claudine; J'ai des bras, et dans mon hâvre-sac cinquante livres que j'ai gagnées.;

Le père n'insista pas mais, tirant de son sein un bijou attaché à un ruban, il le passa au cou de Jacques.

—Le reconnais tu, Jacques? lui dit-il; c'est ce médaillon perdu par l'étranger, il y a cinq ans. Tu l'as bien gagné, garde-le donc; si tu retrouves le gentil homme auquel il appartient, tu le lui rendras, et peut être se rappellera t-il l'hospitalité de notre toit Embrassons-nous maintenant, et que Dieu te conduise.

Jacques embrassa d'abord Guillaume et Pierre; Claudine était restée un peu en arrière; quand ce fut son tour, elle sauta au cou de Jacques.

—Je t'embrasse pour moi, d'abord, lui dit-elle tout bas, si bas, que sa voix glissait comme un souffle à l'oreille du voyageur; à présent, c'est pour *elle*.

Jacques tressaillit.

—Oui pour elle, reprit sa soeur; elle-même me l'a bien recommandé.

Jacques serra Claudine sur son coeur avec passion au souvenir de Suzanne. Il regarda le ciel, plein d'un courage nouveau, l'oeil brillant d'espoir. Les premières clartés du jours'épanchaient sur les campagnes humides; à l'horizon flottaient mille vapeurs dorées, et la route se perdait au milieu des solitudes baignées de lumière. Paris était là bas, derrière cet horizon flamboyant; Suzanne était le prix du triomphe. Jacque s'arracha des bras de Claudine et partit.

III

UN PAS DANS LA VIE

A quelques centaines de pas de la maisonnette, la route faisait un coude et gravissait un monticule. Arrive à son sommet, Jacques se retourna. Sur le seuil de la porte, Guillaume Grinedal était debont, et près de lui, agenouillés sur la terre, Pierre et Claudine tenant ses mains entre les leurs. Derrière lui, Jacques laissait tout son bonheur, tout ce qu'il avait aimé: le jardin plein d'ombre et de fraîcheur, la tranquille retraite où il avait bégayé sa première prière et rêvé ses premiers rêves d'amour; les grandes campagnes qui avaient protégé son âme de leur solitude et de leur sérénité; le vaste château, voilé de vieux ormeaux où si souvent il avait soupiré sans savoir la cause de ses soupirs, aux bruits innocents de deux lèvres enfantines chantant une chanson du pays. Les bœufs fauves égarés dans les grasses prairies, les taureaux ruminant à l'ombre des hêtres, le troupeau filant le long du sentier, les noirs essaims des corneilles dispersés autour des chênes, la jeune fille passant à pieds nus le ruisseau babillard, le lourd fermier pressant l'attelage paresseux, et jusqu'aux alouettes blotties aux creux des sillons ou perdues dans l'azur immense, tous les êtres et toutes de la création avaient une part dans cette vie qui s'était épanchée comme une onde limpide et fraîche entre deux rives d'herbes molles. Derrière lui c'était le repos et la paix; c'était l'inconnu et ses hasards sans nombre devant lui.

Jacques s'appuya sur le bâton de houx, et promena ses regards au loin; mille souvenirs oubliés s'éveillèrent en foule dans son cœur; longtemps il écouta leurs voix confuses qui se redisaient le passé tout plein de douces joies et d'honnêtes labeurs, et se plut à leurs récits mystérieux, les yeux tournés vers les beaux ombrages qui faisaient à Malzonvilliers une verte ceinture. Deux larmes qui vinrent mouiller ses mains, sans qu'il les eût senties couler sur ses joues, le tirèrent de son rêve. Combien d'autres n'étaient elle pas déjà tombées sur la poussière! Jacques secoua la tête et s'élança sur le revers du monticule. Après avoir passé la nuit à Fauquembergue, il arriva le lendemain à Fruges. Dans l'auberge où il s'arrêta, quelques rouliers, assis autour d'une table, dépeçaient un quartier de mouton; ils causaient vivement entre eux, et Jacques remarqua avec surprise que leurs chariots étaient encore tout attelés sur la route; les animaux, débridés seulement mangeaient à même leur provende étalée par terre. Aux premiers mots qu'il entendit, Jacques comprit qu'une troupe de batteurs d'estrade avait pénétré dans le pays entre Aire et Saint-Omer. Ils appartenaient, disait-on, à un corps de soldats hongrois et croates que le gouvernement espagnols avait licenciés, et qui cherchaient à ramasser un gros butin avant de quitter la Flandre.

Les habitants aisés se retiraient en toute hâte du côté de Saint Pol ou de Montreuil; les autres cachaient leurs objets les plus précieux. On voyait des femmes et des enfants sur les voitures des rouliers, et parfois

Sans vouloir parler ici des gros bonnets des deux partis qui ne parlent politique qu'entre deux verres de champagne, il m'a toujours semblé que le politicien de calibre ordinaire trahissait généralement ses préférences, le verre à la main, devant un baril de bière ou une bouteille de whisky.

Si vous en doutez, et que vous ayez quelque ami politique, essayez et vous verrez. Si, par hasard, votre ami refusait la consommation, cas fort improbable, mais prévu par le code des politiciens, soyez certain qu'il est partisan acharné de Peter Cooper et du parti des.... *greenbacks*.

Je n'ai jusqu'à présent constaté qu'un fait; j'en donnerai plus tard des preuves par la statistique. Les pochards des deux partis sont heureusement—ou malheureusement, comme vous voudrez—assez nombreux à St Louis, pour faire une étude sérieuse et mathématique de la question.

***

Revenons à nos moutons, ou plutôt à nos politiciens.

J'ai parlé déjà du pauvre diable qui *attend une place*, il faut maintenant dire quelque chose de ce politicien d'une autre catégorie, qui s'attend à *perdre sa place*.

Pour celui-ci, les émotions de l'incertitude ne sont ni moins vives ni moins déchirantes que pour son compagnon d'attente et d'infortune, mais il peut, en attendant, se consoler, en empochant régulièrement les deniers du gouvernement. Et les deniers, dans la politique, c'est quelque chose (soit dit entre nous); croyez-en la parole d'un journaliste.

Ceux de nos lecteurs qui osent pousser le scepticisme jusqu'à mettre en doute l'authenticité des faits tels que racontés dans un journal, n'ont qu'à observer attentivement la triste-se navrante répandue sur la figure de leur facteur, depuis le 7 novembre, pour se convaincre que je ne calomnie personne; pas même un employé de la poste, cet ennemi naturel du gérant de tout journal bien organisé.

—Mais le facteur, me direz-vous, est un être à part, dont le caractère varie avec le beau ou le mauvais temps, et depuis quelques jours il a fait un temps atroce.

D'accord, cher lecteur, sur les rapports qui existent entre le mauvais temps et le caractère d'un facteur, mais ni la neige, ni la glace, ni la pluie, ni la grêle, déchaînées ensemble contre lui, ne pourraient produire sur sa physionomie cette mélancolie nerveuse, qui force tout employé de l'administration à s'arrêter, rêveur, devant les bulletins télégraphiques, et à empoigner brusquement les journalistes au collet, pour leur demander, sur le ton d'un voleur qui vous arrête au coin d'un bois: —*Who's elected?*

Correspondance.

St. Louis, 22 Novembre 1876.

Monsieur le Rédacteur,

Avec une surprise occasionnée par une critique injustifiable, je vous prie de vouloir bien informer la population française, par la voie de votre journal, que le résultat financier de la soirée du 6 septembre n'est donné qu'approximativement, vu que dans toutes ces sortes d'entreprises, il est nécessaire de disséminer les billets le plus possible, et, par conséquent, déraisonnable d'attendre leur retour, en argent ou en nature, à une courte époque. Et, comme il reste en ce moment encore quelques billets à rentrer, il a été jugé convenable de donner un chiffre approximatif.

D'ailleurs, les minutieux détails qui, selon l'auteur de la critique, devraient être communiqués au public, peuvent être vérifiés en s'adressant à l'un des officiers qui, j'en ai la conviction, se fera un plaisir de démontrer, par le livre courant, que les affaires sont gérées d'une manière régulière et, j'ose l'affirmer, satisfaisante pour le public.

J. J. MORARD.

CHRONIQUE LOCALE

☞Nous prions les personnes dont la souscription à **La Republique** finit le 1er décembre, de vouloir bien renouveler si elles ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi du journal.

☞Il y a quelques jours, Ada Stewart qui est pensionnaire d'une maison mal famée de la rue Poplar, fatiguée de son triste métier résolut d'en finir avec la vie. A cette fin, elle se procura une dose de laudanum et l'avala. Le docteur Ch. V. F. Ludwig, prévenu immédiatement, s'est empressé d'administrer les antidotes nécessaires. Il paraît que Ada en réchappera.

☞On se rappelle qu'au commencement du mois d'Octobre dernier, un vol qui dénote de la part de ses auteurs une audace peu commune, se commettait à Knoxville, chef-lieu du comté de Marion, Iowa.—Trois individus masqués et armés jusqu'aux dents, se présentaient dans le bureau de M A. M. Farris, le trésorier du comté, et avec menaces de mort le sommèrent de leur remettre les valeurs renfermées dans le coffre-fort. Sachant toute résistance impossible, M Farris dût se soumettre et livrer à ces hardis voleurs l'argent en caisse, soit 13,000 dollars. Cela fait, les disciples de Cartouche après avoir baillonné et lié le pauvre trésorier s'esquivèrent. M. Farris avait cependant cru reconnaître un des brigands, et avait envoyé son signalement dans les principales villes du pays. Samedi dernier le chef des détectives à St. Louis, fut informé, qu'un des individus qui avaient trempé dans le vol, venait de descendre à l'Hurst's Hotel, dans la quatrième rue. Cet individu était accompagné d'une femme, et s'était inscrit sur le registre de l'hôtel comme J. M. Browa et sa dame, de Sioux City. Les agents ont immédiatement procédé à leur arrestation; l'homme a prétendu ne pas savoir de quoi on voulait lui parler, quant à la femme après avoir commencé par nier, elle a fait des aveux complets. On a trouvé sur eux plus de 3000 dollars. La police est sur les traces du restant de la bande.

☞Mardi dernier, le tribunal de police présidé par le Juge Cullen, a été mis en émoi par une bataille en règle entre un témoin et un "policeman". Henry Willow était appelé comme témoin à décharge, dans l'affaire d'un nommé Weber accusé d'avoir enfreint le règlement relatif aux voituriers. Pendant son interrogatoire Willow accusa Ketchum, le policeman, d'être un "damné menteur"; celui-ci a immédiatement ressenti l'injure et a appliqué au témoin une paire de coups de poings bien sentis. Riposte et bagarre. Après avoir été séparés, Willow a été condamné à 10 dollars d'amende et à 3 jours de prison, quant à l'officier de police, 25 dollars d'amende et cinq jours d'emprisonnement forment le bilan de sa journée.

☞Le nommé George W. Compton qui réside avec sa famille au No 2424 Dekalb street avait manifesté depuis environ deux ans des signes de dérangement mental, mais il n'avait, jusqu'ici, pas été considéré dangereux. Lundi dernier Compton après s'être divesti de tous ses habits, s'est armé d'un couteau et a menacé de tuer toute sa famille. L'officier de police Murray ayant été appelé, a procédé, non sans difficulté, à l'arrestation de ce forcené.

☞Nous prions les personnes dont la souscription à **La Republique** finit le 1er décembre, de vouloir bien renouveler si elles ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi du journal.

☞Si les politiciens de bas étage sont dans le désespoir, il n'en est pas de même de ces messieurs de haute volée qui avaient trempé dans les fraudes du *Whisky ring*. William McKee, Con. McGuire et William Avery, tous trois gros bonnets de la politique, reconnus coupables de vol des deniers publics avaient été condamnés à plusieurs années de prison chacun, et vivaient en paix, depuis le printemps dernier, dans les cachots de la prison de St. Louis. Au lendemain des élections présidentielles, le général Grant voulut faire acte de clémence et il se souvint précisément de ces trois malheureux qui expiaient leurs crimes en buvant du champagne, en fumant les meilleurs cigares de la Havane, et en recevant à loisir la visite de leurs amis. Prenant en considération leur sort vraiment pitoyable et après consultation avec l'attorney général Taft, le président ordonna la mise en liberté de ces farceurs qui ont tous accumulé des fortunes, en filoutant les revenus du gouvernement fédéral. On s'étonnera maintenant que les vols et les dépradations de toutes sortes sur le trésor public continuent comme de plus belle, quand il est averé qu'un filou peut, au prix de trois ou quatre mois d'une détention ridicule, amasser et conserver impunément une fortune de cinq ou six cent mille dollars.

☞Henry Wollbrink qui demeure au No. 1631 Lucas street avait économisé 400 dollars. Il paraît que Wollbrink n'a aucune confiance dans les banques, c'est pourquoi il jugea que son matelas était l'endroit le plus sûr pour y cacher son argent. Mardi matin il se rendit au bureau de police, pâle et surexcité, et raconta qu'on lui avait volé son magot, mais Wollbrink ne put donner aucune indication pouvant servir à arrêter le voleur. Mercredi, cette affaire a eu son dénoument, lorsque madame Wollbrink en faisant le lit a retrouvé l'argent dans le matelas Son mari quoique dans l'allégresse est un peu penaud d'avoir crié si vite au voleur.

☞Nous publions plus loin l'annonce de la deuxième représentation du Cercle Philharmonique et nous espérons que la population française de St. Louis continuera à encourager les efforts de nos amateurs qui consacrent leurs loisirs à l'amusement du public. Noyés comme nous le sommes par les éléments américain et allemand, il importe que nous sachions au moins nous réunir, quand il s'agit de faire acte de présence à ces soirées intimes qui ont un caractère essentiellement français. La première représentation a été un véritable succès pour le Cercle Philharmonique et nos lecteurs seront convaincus, en lisant le programme de la soirée du 3 décembre prochain, que nos artistes-amateurs ont à cœur de soutenir leur réputation par leurs représentations subséquentes.

☞Mercredi matin, des malfaiteurs ont essayé de faire dérailler le train de petite vitesse venant de Carondelet, en posant sur les rails un block de bois. La machine a passé sur l'obstacle, mais le wagon suivant a déraillé et a été lancé au bas du remblai. Les dégâts sont peu élevés, mais les conséquences de cet odieux attentat auraient pu être désastreuses. Une enquête a été commencée; espérons qu'elle aboutira, et que les auteurs de ce crime seront livrés à la justice.

☞Une tentative d'évasion en masse a eu lieu cette semaine à la "Work House." Il paraît qu'une douzaine de détenus nègres s'étaient concertés depuis quelque temps sur le meilleur moyen de s'échapper. Mardi matin ils simulèrent une bataille entre eux de manière à attirer les gardiens, à s'emparer des clefs et à ouvrir les portes à tous les prisonniers. Les autorités ayant eu vent de l'affaire, la tentative a été empêchée, et ses auteurs mis au cachot.

☞MM. B. Bouniard, président, et P. Maillard, secrétaire de la délégation de la ville de St. Etienne à l'Exposition de Philadelphie étaient de passage à St. Louis cette semaine MM. les délégués, accompagnés de quelques uns de nos compatriotes, ont visité les institutions publiques ainsi que la plupart des établissements industriels de notre ville.

☞Nous prions les personnes dont la souscription à **La Republique** finit le 1er décembre, de vouloir bien renouveler si elles ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi du journal.

☞M. Mathis et ses deux fils, ferblantiers, chaudronniers et marchands de poêles, annoncent plus loin dans nos colonnes, l'agrandissement de leur magasin, et sollicitent le patronage de la population française de St Louis et des environs.

☞Messieurs McGaffey et Steber, avocats et notaires publics, viennent de transférer leurs bureaux du "Temple Building," coin des rues 4e et Walnut, au No. 517 1/2 de la rue Chesnut, où les personnes qui voudront bien confier leurs affaires à ces messieurs sont priés de s'adresser dorénavant.

☞M. Léon Schuler, propriétaire de la "Maison Française" annonce au public qu'il donne gratuitement avec chaque consommation, que l'on prend chez lui, une huitre frite. Avis aux amateurs.

☞On trouve toujours chez Willie H. Gray, le libraire bien connu de la rue Olive, 306 & 308, tous les journaux français et américains, et toutes les revues américaines et étrangères. M. Gray, tient aussi un assortiment complet d'articles de bureau, tous de premier choix, qu'il vend à des prix très raisonnables.

☞Grandes occasions en articles de modes du dernier goût au No. 323 et 5me rue, au dessous de la "Mercantile Library" angle Locust et 5me.

☞Pour des chapeaux de premier choix à la dernière mode, à des prix raisonnables, allez chez Gray et Guerdan au coin Sud Est des rues seconde et Market. C'est la maison la plus ancienne dans son genre, ayant été établie en 1846. Essayez et vous serez satisfait

Popular illustrated book (260 pages) on MANHOOD! WOMANHOOD! MARRIAGE! Impediments to Marriage; the cause and cure. Sent *securely sealed*, post paid, for 50 cents, by DR. C. WHITTIER, 617 St. Charles Street, St. Louis, Mo., the great specialist. Read his work.

Malles pour la France.

TAXES POSTALES.

Lettres simples d'une demi-once: 5 cents.—L'affranchissement est facultatif; mais les lettres "non affranchies" provenant des Etats-Unis seront passibles, en France, à la charge des destinataires, d'une taxe de 70 centimes par 15 grammes.

Lettres chargées recommandées, en sus du port de 5 cents par demi once, il sera perçu un droit fixe de ..... 10 cents.

Cartes postales; affranchissement obligatoire	2	—
Journaux: affranchissement obligatoire, par numéro ne pesant pas plus de 4 onces	2	—
Imprimés, livres, échantillons, etc., par 2 onces ou fraction de 2 onces	2	—

Ces taxes postales sont les mêmes, à l'affranchissement, pour l'Alsace-Lorraine, la Suisse, la Belgique, le Luxembourg et tous les autres pays d'Europe.

Pour les Antilles, le Centre Amérique et la côte occidentale de l'Amérique du Sud, lettres simples d'une demi-once . . 5 cents.

Nourrice Française.

Une femme française désirerait une place dans une famille comme nourrice ou prendrait, au besoin, un nourrisson chez elle. S'adresser chez Mme d'Harlingue.
817 No. 7e rue.

A Céder.

Je désire céder, à un cuisinier français, une pension bien achalandée, où l'on pourrait, au besoin, établir un restaurant. L'occasion est réellement très avantageuse pour tout cuisinier français qui désire s'établir pour son propre compte.—Conditions faciles.

S'adresser au coin sud-ouest des rues Huitième et St. Charles.

DEUXIEME REPRESENTATION
du
CERCLE PHILHARMONIQUE FRANCAIS.

THEATRE D'APOLLO,
4e RUE ET POPLAR.

Dimanche 3 Décembre 1876.

LE CELEBRE VERGEOT,
Comédie Vaudeville en un acte.

CHOEUR DES CONSPIRATEURS
de la Fille de Mme Angot.

Ma Femme et Mon Parapluie,
Comédie Vaudeville en un acte.

Après la représentation.

SOIREE DANSANTE

On commencera à huit heures précises.
Admission générale..... 50 cents.
Enfants..... 25
Enfants au-dessous de 12 ans, gratis.

MARKET ST. PLANING MILL.
B. PHILIBERT. J. H. JOHANNING.

Philibert & Johanning,
fabricants de
Portes, Chassis, Jalousies
CADRES DE POTES,
MOULURES.
DEVANTS DE CHEMINEES
marchands de
Bois de Construction
Nos. 1502 à 1518 Market st. entre 15me et 16me, St. Louis, Mo.
Spécialité de Rabotage, Sciage de long et de fantaisie, et de travaux au tour.

Dr. ADOLPHUS DIETZ.
Consultations { De 8 à 9 h. du matin. De 2 à 3 et de 7 à 8 ap. midi.
NO. 2702, CARONDELET AVE.
Cor. Anna street, St. Louis, Mo.

Madame C. L. d'HARLINGUE
SAGE-FEMME FRANCAISE
Chambres et pension pour les malades qui désirent se procurer les services de Mme d'Harlingue.
No. 817 N. 7th street.

Nicolas Matter
Marchand de
Gibier, Volailles, Fruits.
1539, South Seventh street, French Market.

Dr. Chas. V. F. LUDWIG
Medecin, Chirurgien et Accoucheur.
Consultations { De 8 à 9 h. du matin. De 2 à 3 et de 7 à 8 ap. midi
No. 320 Cedar Street, S. Louis, Mo.

Mme DENIS.
PENSION FRANCAISE,
625 WALNUT ST.
ST. LOUIS, MO.

LEON MATALENE
Horloger de Paris.
Spécialité pour les réparations d'horlogerie de haute précision. Achat d'or et d'argent et de pierres fines.
315 Walnut Street.

BULLETIN COMMERCIAL.

Marche de St. Louis.

25 Novembre 1876.

Nous avons conservé dans l'énumération des produits plusieurs expressions américaines intraduisibles, que nos lecteurs de la campagne comprendront d'ailleurs facilement.

FARINE.—Fancy Family		$7.50 à 7.75
	Family	7.00 à 7.25
	XXX de choix	6.50 à 6.75
	Triple extra	6.00 à 6.25
	Choice Double extra	5.25 à 5.50
	Double	4.90 à 5.15
	Extra	4.50 à 4.60
	Superfine	4.15 à 4.25
	Fine	3.90 à 4.00

Le marché des farines, qui était surtout très actif, lors de notre dernier bulletin, a cause de la spéculation, a réagi quelque peu depuis. Il n'y a plus pour le moment que les demandes commerciales, ce qui produit moins d'animation; les prix sont cependant très fermes.

BLE.—No. 2		$1.25
	3	1.15
	4	1.10
	Rejeté	1.00
MAIS en sacs.—No. 2		46
	Blanc Choisi	49
AVOINE en sacs.—No. 2		39
	Choisie	42
ORGE—Choice Minnesota		1.10
	Prime "	1.00
	No. 2 "	95
	3 "	73
SEIGLE—No. 2		58 à 60
	Rejeté	53
PROVISIONS.		
D S Shoulders	per lb.	7 3-8
" Clear ribs	"	8 3-4
" Clear sides	"	9 1-8
BACON.—Shoulders	"	7 3-4
" Clear ribs	"	9 3-8
" Clear sides	"	9 3-4
S C Hams	"	14
Lard. Tes	"	10 1-2
Lard in kegs	"	11

Les demandes du Sud, surtout, étant très actives, le porc s'est bien vendu et les prix restent très fermes en clôture.

BEURRE—Creamery		33
	Choice yellow dairy	25
	Fair to good dairy	20
	Country store packed	16
FOIN—Timothy		$12.00
	Choice	11.00
	Prime	10.00
	Mêlé	8.00
	Prairie	10.00
SON—Per 100 lbs		50
POMMES—de choix	le baril	$1.75
OIGNONS—Jaunes	"	$1.90
	Rouges	2.10
POMMES DE TERRE	"	$1.85
SUIF	per lb.	7 1-2
GRAINES—Timothé	par boisseau	$1.65
	Red Top "	50
GRAINE DE LIN	"	$1.50
PLUMES—d'Oie, de choix		50
	Mêlée	30
LAINE—Tubwashed	per lb.	41
	Fair "	38
	Dingy and low "	32
	Unwashed, comb'g "	30
	Strictly médium "	27
	Coarse medium "	24
	Light fine "	23
	Fine "	20
	Half blood Merino "	27
ŒUFS frais		21
VOLAILLES	par douzaine	
	Coqs "	$2.25
	Poules "	3.00
	Mêlées "	2.50
	Poulets "	1.75
CIRE D'ABEILLE	per lb.	30

ANGLE LOCUST & FOURTH ST.

MONTRES,
DIAMANTS,
PENDULES,
BRONZES,
BIJOUX,
VASES,
ARGENTERIE,
BOITES A MUSIQUE,
SERVICES DE TABLE.

Nous offrons le plus bel assortiment des marchandises ci-dessus énumérées qu'il y ait dans les Etats de l'Ouest, et à des prix qui défient toute compétition.

MERMOD, JACCARD & CO.,
Angle Locust & Fourth St.
ODD FELLOW'S HALL.

☞Nous expédions sur demande et gratuitement, un catalogue illustré de nos marchandises.

☞Specialité de réparations de Montres, Pendules et Boites à Musique.

JOHN MCGAFFEY. LOUIS A. STEBER.
McGaffey & Steber,
Avocats & Notaires Publics.
rue Chesnut, 517 1/2, office No. 16
On parle Anglais, Allemand et Français.

JOHN BLOCH
SECIALITE DE
VINS ET LIQUEURS
WHISKY DU KENTUCKY.
125 SPRUCE STREET.
Entre Main et Second.

E. BALLIS
Marchand de
BEURRE, OEUFS, GIBIER
VOLAILLE, JAMBONS.
STAND 103 UNION MARKET

ETABLI EN 1850.
Theo. Schrader,
ARTISTE LITHOGRAPHE
No. 405 Nord Troisième rue, coin nord ouest de Locust.
Imprimés de lithographie pour le commerce dans les derniers genres, à des prix modérés.
ETIQUETTES
pour bouteilles de vin, liqueurs, parfums, cordiaux, médicaments, tabac, cigares, etc. toujours en mains et imprimés sur commande.

ARTHUR ROY
marchand de
Jambons, Charcuterie
et
Provisions en general.
Stand 102 Union Market.
☞Spécialité de BEURRE FRAIS constamment en mains.

ST. LOUIS CITY EXPRESS
DE
WRIGHT.
Bureau General, 308, N. 6th st.
Cette Compagnie fait les affaires "d'Express" en général, et à bon marché.
On fournit tout ce qui est nécessaire aux excursions de pêche.
On fait une spécialité du transport des malles.

F. M. ALLEMAND
NOTAIRE PUBLIC.
410 N. Third Street.

M. MATHIS
ET SES DEUX FILS
ont l'honneur de prévenir leur nombreuse clientèle française et américaine, qu'ils viennent d'agrandir leur magasin, où l'on trouvera tous les ustensiles de cuisine français, anglais et américains, ainsi qu'un assortiment choisi de poëles provenant des meilleures manufactures de St. Louis.
ETAMAGE TOUS LES JOURS.
1023 7e rue Nord.

NEW YORK
GRAND HOTEL LAFAYETTE
140, 142 & 144 Est Quatorzieme Rue
MAISON FRANCAISE

En face de l'Académie de Musique et Tamanny Hall, au centre de la ville, à proximité des principaux Théâtres et lignes de Tramways.

Appartements et chambres fraichement décorés et meublés, depuis $2.50 par jour (repas compris). Réduction des prix à la semaine.

ALBERT DUCLOS PROPRIETAIRE

RESTAURANT ET SALONS PARTICULIERS POUR SOCIETE.
Table d'Hote de 5 a 8 heures.
DINER COMPLET à $1.25, demie Bordeaux et Café compris.
DEJEUNER de 8 heures à midi. SOUPER de 11 heures à 1 heure du matin } Depuis 50 cents et à la carte.

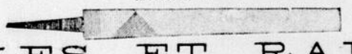
N. RAVOLD,
707, NORTH FOURTH STREET, ST. LOUIS, MO.
DESSINATEUR en Broderies, Soutaches et Monogrammes.
SPECIALITE POUR LAYETTES D'ENFANTS
et articles de Broderies, tels que:
SOIES. SOUTACHES. COTONS. LAINES. ZEPHIRS. CANEVAS.
707 North Fourth St.
N. B. Dans la même maison, une modiste de premier ordre.
CHAPEAUX, PLUMES, RUBANS, et toutes sortes de NOUVEAUTES.

MODOC DE MAAGBITTER.
Ce Grand Remède Botanique, récemment introduit sur le marché, et hautement recommandé par tous ceux qui en ont fait un essai loyal, est actuellement sans rival dans tous les cas de débilité générale, de dyspepsie, crampes, coliques, diarrhée, insomnie, impureté du sang, et des maladies des femmes en général.—Dose—Une ou deux cuillerées avant chaque repas.
Vendu partout en détail et en gros par
CHARLES THIET, 704 South Fourth str. S. Louis. Mo.

PENSION FRANCAISE
ETABLIE EN 1860.
FRANCOIS SIMON
PROPRIETAIRE
310 South Main Street. *St. Louis, Mo.*

JOHN BONNET
RESTAURANT FRANCAIS,
No. 108 N. 4th St.
Cuisine de premier choix. Vins et liqueurs importés.

ETABLI EN 1855.
LOUIS HOCK
fabricant de



LIMES ET RAPES
Assortiment de limes de toutes grosseurs.—Meules à aiguiser de toutes les qualités.
On sollicite le patronage de la population française.
Liste des prix envoyée sur demande.
No. 217, Seconde rue, Sud. St. Louis, Mo.

ON ACHETE ET VEND
LES
BILLETS de CHEMINS de FER
D'OCCASION
Chez Mantz & Elder
306 NORTH FOURHT ST.

BERNHARD N STERNBERG
"ETABLI EN 1854."
Agent d'Immeubles
NOTAIRE PUBLIC ET PROCUREUR,
Verificateur de Titres et Agent de Placements.
On parle Allemand, Français et Italien.
No. 609 Chesnut street.

passaient sur la route des familles de gentilshommes, accompagnées de leurs serviteurs armés jusqu'aux dents. Jacques était habitué à ces scènes de tumulte et de terreur. Il s'avança vers l'un des rouliers, et lui demanda si les ennemis étaient encore bien loin.

—Qui le sait? répondit l'homme. Peut être à dix lieues, peut-être à cent pas. Les hussards vont vite, et mieux vaut être entre de bonnes murailles que par chemins.

Parmi ceux qui décampaient en toute hâte, personne n'avait encore rien vu; cependant nul ne s'arrêtait et n'osait même retourner la tête. Jacques pensa que chacun fuyait parce qu'il voyait fuir les autres, et en garçon résolu qu'il était, il prit le parti de continuer son chemin, voulant arriver à Hesdin avant la nuit. La journée était brûlante, et Jacques marchait depuis le matin; l'appétit commença de se faire sentir avec la fatigue. N'apercevant ni Hongrois ni Croates, Jacques se jeta sur le côté de la route, près d'une fontaine qui coulait à l'ombre d'un bouquet d'arbres, et tirant de sa valise quelques provisions dont il s'était muni à Fruges, il se mit à déjeuner gaillardement

En ce lieu, l'herbe était épaisse et l'ombre fraîche; Jacques regarda sur la route, et ne voyant rien, ni fantassin, ni cavalier, il s'étendit comme un berger de Virgile au pied d'un hêtre. Il pensa d'abord et beaucoup à mademoiselle de Malzonvilliers et soupira; puis, au souvenir des bonnes gens qu'il avait rencontrés fuyant comme des lièvres, il sourit; il allait sans doute penser à bien d'autres choses encore quand il s'endormit.

Jacques ne voulait que se reposer; mais la jeunesse propose et l'herbe fraîche dispose. Il dormait donc comme on dort à dix-huit ans, lorsqu'un grand bruit de chevaux hennissant et piaffant le réveilla en sursaut. Sept ou huit cavaliers tournaient autour de lui, tandis que deux autres débouclaient son havre-sac après être sautés de selle. Jacques se dressa d'un bond, et du premier coup de poing fit rouler à terre l'un des pillards; il allait prendre l'autre à la gorge, lorsque trois ou quatre cavaliers fondirent sur lui et le renversèrent; avant qu'il pût se relever, un coup violent l'étourdit, et il resta couché aux pieds des chevaux.

Il n'avait fallu que trois minutes aux cavaliers pour déboucler sa valise; il ne leur en fallut pas deux pour piller l'argent et les effets, dépouiller Jacques de son habit et disparaître au galop. Jacques resta quelques instants immobile, étendu sur le dos. Les larges bords de son chapeau de feutre ayant amorti la force du coup qui lui était destiné, Jacques n'était qu'étourdi. Quand il se releva, à moitié nu et sans argent, il courut sur un tertre pour reconnaître le chemin qu'avaient pris les pillards. Un tourbillon de fumée louettée par le vent ondulait dans la plaine; deux villages brulaient; entre les toits de chaume, tous pétillants, passaient les bestiaux épouvantés. Un nuage lourd et criblé d'étincelles s'épandait au loin, et quand l'incendie gagnait une meule de paille ou quelque grange emplie de foin, un jet de flamme coupait le sombre rideau de ses éclairs rouges et tordus. Un gros de cavalerie se tenait en bataille sur le bord d'un ruisseau. Jacques n'en avait jamais vu l'uniforme, qui se composait d'un habit blanc à retroussis jaunes et d'une culotte noire. A sa tête, allant et venant d'un bout de l'escadron à l'autre, marchait un cavalier qu'à sa mine on reconnaissait pour le chef. Jacques courut droit à lui. Il ne doutait pas qu'il n'eût eu affaire à des maraudeurs du parti ennemi, mais dans son naïf sentiment d'équité, il ne doutait pas non plus que le chef ne lui fît rendre ce qu'on lui avait volé. Si le roi d'Espagne et l'empereur d'Allemagne faisaient la guerre au roi de France, ils ne la devaient pas faire aux voyageurs. A la vue d'un jeune homme qui s'avançait vers eux au pas de course, nu tête et sans habit, le capitaine s'arrêta.

—Que veux tu? lui dit-il brusquement quand Jacques fut à deux pas de son cheval.

—Justice, répondit Jacques tranquillement.

Le chef sourit et passa ses longs doigts nerveux dans sa moustache.

Deux cavaliers qui le suivaient échangèrent quelques paroles rapides; ils parlaient plutôt du gosier que des lèvres, et leur indiome frappait les oreilles de Jacques comme le croassement des corbeaux.

—De quoi te plains-tu? reprit le chef.

—On m'a pris ma valise, l'argent, les effets qu'elle contenait, jusqu'à mes habits, tout.

—On t'a laissé ta peau, et tu te plains! Mon drôle, tu es exigeant!

Jacques crut n'avoir pas bien entendu.

—Mais je vous dis...

—Et moi je te dis de te taire! s'cria le chef; tu répondras quand on t'interrogera.

Le chef se tourna vers ses officiers; pendant leur courte conférence, Jacques se croisa les bras. L'idée de fuir ne lui vint même pas; il lui semblait impossible qu'on lui fît plus qu'il n'avait souffert.

—Tu es Français, sans doute? reprit le chef en revenant vers lui.

—Oui.

—De ce pays, peut être?

—De Saint Omer.

—Tu dois connaître alors les chemins de traverse pour regagner les frontières de la Flandre?

—Très-bien.

—Tu vas donc nous servir de guide jusque-là. Bien que tes compatriotes décampent comme des volés de canards à notre approche, je crois que nous nous sommes avancés trop loin. J'ai assez de butin comme ça... Cependant, s'il y a quelques bons châteaux aux environs, tu nous y conduiras. En route!

Jacques ne bougea pas.

—M'as tu entendu? reprit le chef en, le touchant du bout de sa huussine.

—Parfaitement.

Alors, marche.

—Non pas, je reste.

—Tu restes! s'écria le chef, et poussant son cheval, il vint heurter Jacques immobile.

Le tube glacé d'un pistolet s'appuya sur le front de Jacques

—Ah ça! sais-tu bien que je n'aurais qu'à remuer le doigt pour te faire sauter la cervelle, manant! reprit le chef.

—Remuez le donc, car, pour Dieu, je ne vous servirai pas de guide dans mon pays et contre les miens.

Le pistolet se balança un instant à la hauteur du visage de Jacques, puis s'abaissa lentement.

—Ainsi, tu ne veux pas nous conduire aux frontières? ajouta le chef en glissant le pistolet sous l'arçon...

—Je ne le veux pas.

—C'est donc moi qui t'y conduirai.

Le chef dit quelques mots dans une langue étrangère, et avant que Jacques pût se douter du danger qui le menaçait, trois ou quatre soldats l'avaient saisi et garotté.

—Il y a bien dans la compagnie quelque vieux licot propre à te servir de cravate, continua le chef, s'adressant à Jacques. Quand nous toucherons aux limites de l'Artois, je prétends t'y laisser pendu à la plus belle branche du plus beau chêne, afin que tu serves d'exemple aux habitants de l'endroit. Si les corbeaux te le permettent, mon drôle, tu auras le loisir d'y méditer sur les profits de l'honnêteté.

Sur un signe du chef, deux soldats jetèrent Jacques en croupe d'un cavalier; on le lia à la selle comme un sac, et toute la troupe partit au trot du côté de Hesdin. Jacques, courbé en deux, battait de sa tête et de ses pieds les flancs du cheval; le sang se porta bientôt aux extrémités, sa face devint pourpre, ses yeux s'injectèrent, un bourdonnement douloureux et confus emplit ses oreilles, le nom de Suzanne expira sur ses lèvres, et il ferma ses paupières. Mais, au moment où le voile rouge qui flottait devant ses yeux à demi clos obscurcissait le plus son esprit, il ramena, par un effort violent ses mains à la hauteur de sa tête, un instant soulevée. Les courroies qui les enchaînaient touchaient à ses lèvres; il les mordit, et l'instinct de la conservation revenant avec l'espoir de la délivrance, il en eut bien vite, à coups de dents, déchiré le nœud. Le cavalier chantait tout en fourbissant la garde de son sabre. Jacques se suspendit d'une main à la croupière du cheval, et de l'autre défit le lien qui l'attachait à la selle. Quand il sentit ses membres libres, il regarda autour de lui pour voir si nul soldat ne l'observait; le chef et les officiers chevauchaient en tête, et l'escadron les suivait sans penser au captif. Le cavalier, tout occupé de son arme, ne pressait pas son cheval qui, plus lourdement chargé que les autres, avait perdu du terrain et se trouvait alors à la queue de la colonne. Jacques se laissa donc glisser doucement sur le chemin. A peine eut-il senti la terre sous ses pieds, que toute sa vigueur lui revint, et, se jetant sur le côté de la route, il prit à travers champs. Mais il avait à peine fait deux cents pas qu'il entendit une detonation, et au même instant, une balle fit jaillir la poussière à ses côtés. Il tourna la tête et vit trois ou quatre cavaliers lancés à ses trousses, le mousqueton au poing.

Jacques était leste et vigoureux; il franchissait les haies et les fossés comme un chevreuil; mais il ne pouvait longtemps lutter contre des chevaux. Le cavalier à qui sa garde avait été confiée se montrait le plus ardent à sa poursuite; déjà il était en avance de quelques centaines de pas sur ses camarades, lorsque Jacques, comprenant l'inutilité de sa fuite, s'arrêta. Le cavalier arriva sur lui au galop, le sabre levé; mais Jacque évita le coup en se jetant de côté, et saisissant le soldat par la jambe gauche, il le précipita à bas du cheval. Tandis que le soldat, meurtri de sa chute, se debattait à terre, Jacques sauta sur la selle et partit. Pendant quelques minutes, les camarades du vaincu bondirent sur ses traces; deux ou trois balles égratignèrent le sol à ses ses côtés, mais bientôt la course des maraudeurs se ralentit, l'escadron était loin derrière eux, et en avant s'étendait un pays inconnu où l'ennemi pouvait surgir à tout instant; l'un d'eux retint son cheval et tourna bride: le second l'imita, puis le troisième aussi, et Jacques n'entendit plus retentir à son oreille leur galop furieux. A son retour, il ramassa les rênes et mit sa monture au petit trot. Jacques n'avait pas marché un quart d'heure dans la direction de Saint-Pol, qu'il découvrit, en avant de Fleury, une troupe de cavaliers portant de l'infanterie en croupe. La première rencontre avait appris au fils du fauconnier assez des usages de la guerre pour le rendre circonspect. Un moment il eut la pensée de ce jeter dans un petit bois, lorsqu'une nouvelle reflexion le décida à pousser droit en avant. Il était trop près de Saint-Pol, ville forte occupée par une grosse garnison, pour que l'ennemi eût osé s'aventurer jusque-là. Une vedette qui trottait à deux ou trois cents pas de la troupe, étonnée de voir un grand garçon n'ayant qu'un pantalon et la chemise courant sur un cheval tout équipé, arrêta Jacques.

A continuer.

Nouvelle-Calédonie.

Nouméa, septembre 1876.

Les lettres de France apportées par le dernier courrier étaient à peine distribuées, que le bruit se répandait à Nouméa et à la presqu'île Ducos, qu'à la session extraordinaire des chambres, il serait encore déposé une nouvelle proposition d'amnistie. Je dois vous dire qu'on en a beaucoup causé, mais sans aucune émotion; les uns ne croient pas à la nouvelle, d'autres ne la mettent pas en doute; mais personne ne croit au résultat. Le calme le plus complet règne dans les deux centres de déportation. Les idées, du reste, ont bien changé, depuis le jour où les dépêches officielles et privées ont annoncé le rejet de l'amnistie.

Beaucoup de déportés se tournent maintenant vers le recours en grâce, dont les demandes augmentent chaque jour. La promesse du gouverneur de les transmettre en France, après les avoir examinées, promesse scrupuleusement accomplie, a produit un très bon effet, et par le prochain courrier partiront certainement plus de deux cents demandes. L'idée du travail a gagné du terrain, surtout à la presqu'île Ducos, où les esprits ont toujours été plus calmes qu'à l'île des Pins.

Ce serait une grave erreur que de croire unis et marchant complétement d'accord tous ces hommes qu'une même cause a fait déporter à 4,000 lieues de leur patrie. L'administration pénitentiaire a divisé les déportés suivant la condamnation prononcée contre eux: l'enceinte fortifiée ou la déportation simple; mais les déportés se sont partagés eux-mêmes en deux catégories toutes différentes: ils ont mis à part tous les hommes qui, traduits devant un conseil de guerre, étaient précédés d'un dossier judiciaire; anciens repris de justice qui avaient déjà subi plusieurs condamnations pour vol, beaucoup d'entre eux ont montré, à la Nouvelle Calédonie, qu'ils n'avaient pas oublié leur première profession.

C'est de cette agglomération de malfaiteurs transportés subitement à la Nouvelle Calédonie que s'est formée la *tierce* société de bandits de la pire espèce, portant des *casquettes bleues, blanches et noires*. Cette société, qui florissait surtout à l'île des Pins, a compté dès le début près de 80 membres, tous sachant observer scrupuleusement les règlements pénitentiaires, et, à l'ombre de cette soumission fictive, exerçant une pression terrible sur les déportés, aux dépens desquels ils vivaient confortablement. Ce sont quatre membres de la *tierce* qui ont été fusillés pour avoir voulu assassiner un délégué d'une commune de l'île des Pins. Une pareille association ne pouvait durer longtemps dans un espace aussi restreint que l'île des Pins; les vols et les dilapidations n'ont pas tardé à la signaler à l'autorité; elle est aujourd'hui dissoute.

Tous ces faits sont bien connus de nos voisins de l'Australie; c'est ce qui explique l'émotion qu'ils éprouvèrent tout d'abord quand ils crurent qu'il était question en France de déposer chez eux des centaines de criminels de droit commun; l'opinion n'est plus la même aujourd'hui, comme l'a prouvé la séance d'ouverture du parlement, depuis qu'on a compris que les négociations n'avaient pour but que de traiter de la résidence des déportés politiques.

Quand à la colonie elle même, sans avoir rien de bien remarquable à vous signaler, je dois cependant vous dire qu'il règne en ce moment une grande animation due à l'exportation des mines de nickel et aux travaux de la conduite des eaux qui, à l'heure où vous lirez cette lettre, seront à Nouméa.

Il est également question d'éclairer la ville au gaz; le plan de la future usine a été soumis au gouverneur par un mécanicien distingué, condamné à la déportation simple, nommé Philippe, dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre. C'est un homme intelligent qui ne veut quitter la Nouvelle-Calédonie qu'après y avoir fait fortune. Je crois qu'il réussira.

On bâtit en ce moment beaucoup à Nouméa; les terrains ont augmenté de valeur; ceux que l'administration a retirés du nivellement de la butte Conneau, valent en ce moment 22 francs le mètre.

La folle de Tervueren.

Un correspondant du *Figaro* envoie à ce journal des nouvelles de l'infortunée princesse Charlotte.

Le cas de la princesse Charlotte est absolument désespéré. Le docteur Bultkens, qui a sauvé des fous par milliers, a toujours déclaré incurable l'affection de la princesse.

Il est vrai que si, du côté de l'intelligence, elle est inexorablement perdue, par contre, du côté des avantages physiques, elles a d'étonnantes compensations. Non-seulement elle se porte physiquement à merveille, mais l'embonpoint qu'elle a acquis a ajouté à sa beauté d'autrefois.

Son cas mental est étrange. Elle refuse d'admettre l'existence des gens qui l'entourent, ne parle à personne, ne reconnait personne, vit en rapports suivis et en conversation continuelle avec des êtres imaginaires qu'elle voit, qui lui parlent et auxquels elle répond.

Si son regard rencontre quelque personne de son entourage, ce regard ne paraît pas touché par la sensation de l'objet rencontré. Qnaud elle entend une voix humaine, elle est troublée comme le serait quelqu'un qui entendrait des voix surnaturelles. Vous le voyez, son cas est double et complexe. Ce qui est véritablement n'existe pas pour elle, et, à côté de cela, elle vit dans un monde factice qui seul est en contact avec sa pensée.

Toute compagnie lui est à charge et elle ne reconnait personne; même quand le roi et la reine vont la visiter, elle les regarde d'un air étonné et leur tourne le dos avec impatience. L'horreur de toute société réelle est poussée si loin par la malheureuse princesse qu'elle ne veut même pas être servie par ses femmes de chambre. Elle s'habille et se coiffe elle même, toujours en bandeaux plats, comme elle est représentée dans ses portrais d'autrefois.

Avec cela, une mémoire singulière pour certains faits. Quand elle a un ordre à donner, elle le donne par écrit sur un petit papier qu'elle dépose toujours au même endroit. A des jours fixes, réguliers, périodiques, elle demande un bain. Quand elle a donné de la sorte un ordre, par exemple, pour composer son menu pour le repas du jour ou du lendemain et qu'on n'a pas pu exécuter l'ordre donné, elle ne manque jamais d'en faire l'observation par écrit, toujours dans la même forme, sans reproches, sans colère, comme si elle tenait seulement à prendre acte de l'omission.

Inutile de dire que les soins, les précautions, les attentions sont mutipliés autour de cette grande infortune. En voici un exemple: Tous les ans, on fait imprimer un numéro spécial de *l'Almanach de Gotha*, où la cour impériale du Mexique figure à son rang, avec le portrait des souverains, comme si rien ne s'était passé depuis 1867.

Le docteur Bultkens était la seule personne à laquelle la princesse consentit à adresser la parole. Et encore! Quand il allait la voir et qu'il s'informait de sa santé, elle lui répondait invariablement: "On se porte bien", après quoi elle lui tournait le dos et se retirait. La mort de l'émineut spécialiste est cruellement sentie au château. Qui peut deviner l'accueil qui sera fait à son successeur par l'auguste malade?

—Nous lisons dans l'*Union* de Los Angeles (Californie) du 8 Novembre:

Charles Favreau, âgé de cinquante ans, était un des pionniers français de Los Angeles; ancien marin, il habitait notre ville depuis plus de vingt ans, et par son travail et son économie il s'était acquis une position relativement indépendante, lorsqu'il y a un an il fit la connaissance de Mme Snel, une assez jolie femme, qui était en procès pour obtenir son divorce et qui lui fit entrevoir qu'ensuite elle pourrait l'épouser C'est avec cette promesse qu'elle put obtenir de lui tout l'argent qu'il avait ramassé, et lorsque dans ces derniers temps, elle ne voulut plus le recevoir, alors ruiné, désespéré, il prit le parti d'en finir avec la vie. Il s'est fait sauter la cervelle dans sa résidenee où il a été trouvé sans vie, samedi. Il a laissé une lettre expliquant sa résolution et léguant le peu qui lui resterait à un de ses amis.

LE MEILLEUR AU MONDE!

SOMMIER ELASTIQUE DE **DOWELL.**

140 Ressorts.

Les Medecins le Recommandent.

Ne produit AUCUN BRUIT.

Est superieur à tous les sommiers du monde entier.

Choisissez un comité de trois médecins, et s'ils ne rendent pas un jugement favorable au "Sommier Dowell," nous donnerons $100 à la caisse des pauvres.

REGOMMANDATIONS.

Tous nos lits sont fournis avec le Sommier Dowell, et nous les recommandons au public en général.

L. A. PRATT. Prop. Barnum's Hotel
. C. THATCHER, verett House.
J. H. HU ST, European Hôtel.

On garantit satisfaction.—On vend les sommiers et les matelas sur paiements hebdomadaires.

306 North Seventh street.

MOUND CITY WHITE LEAD AND COLOR WORKS.

LEON BOUCHER & Cie.,

SUCCESSEURS DE

BOUCHER & WOLKEWITZ,

FABRICANTS DE

Blanc de Ceruse, Peinture, Mastic

ZINC, COULEURS DE TOUTES SORTES,

ET MARCHANDS DE

VERNIS, VITRES, HUILES, BROSSES, PINCEAUX.

Nos. 704 & 706, North SECOND Street, St. Louis, Mo.

WM. SURBLED.

Tailleur. Teinturier et Degraisseur

ACHETE VEND ET ECHANGE LES HABITS NEUFS ET D'OCCASION

No. 2 Sixth Steet. N. E. Cor. Market

MAISON FRANCAISE.

CASINO.

RESTAURANT ET SALON.

TABLE D'HOTE.

117 SOUTH FOURTH ST.

Leon Schuler Prop.

RIVOIRE & MOREAU,

IMPORTATEURS ET MARCHANDS DE

Vins Francais et Americains

COGNACS, HUILE D'OLIVE.

Specialite de Liqueurs Americaines et Etrangeres.

612 SPRUCE STREET, ST. LOUIS.

On delivre a Domicile.

HOTEL DE LA MARINE

Restaurant Francais,

149 BLECKER ST. - NEW-YORK

Table d'Hôte à midi et de 5h. 1-2 à 7 1-2

CAFE ET BILLARDS.

A. DeLaporte, Propriétaire

(Seccesseur de J. LARRU.)

☞ Les Journaux Français des Etats-Unis, du Canada et de la France, etc., etc., sont reçus régulièrement.

Interprète et renseignements obtenus gratis.

23 oct b p t

JULES C. LACHANCE,

Peintre en Batiments.

Peintre d'Enseignes,

Tapissier et Entrepreneur DE

TRAVAUX EN PEINTURE.

720 Washinton Av

Josiah. G. McCLELLAN

AVOCAT,

VERIFICATEUR de TITRES

No. 516, Pine street,

St. Louis, Mo.

A. HEYD,

MARCHAND EPICIER,

616 Spruce Street.

Livraison à Domicile.

PAPIERRIGOLLOT

OU MOUTARDE EN FEUILLE

POUR SINAPISMES

MEDAILLE DE BRONZE

Médaille d'Argent.

Paris, 1855 Hâvre, 1868

1868 MEDAILLE D'OR 1872

Lyon, 1872.

Cette nouvelle forme de sinapisme, propre, commode, d'une action toujours certaine, a été adoptée par les hôpitaux de Paris, par le ministètre de la guerre, dans le service des ambulances et hôpitaux militaires, et après dix mois d'expériences en mer, par le conseil de santé de la marine française.

A l'étranger, le **Papier Rigollot** a également fait son chemin; l'amirauté anglaise en a prescrit l'usage à bord des navires de l'Etat, plusieurs hôpitaux civils de Londres l'ont adopté à l'exclusion de tous les autres; les hopitaux de Vienne (Autriche) ont mitéceux de Londres, enfin l'hôpital général de Constantinople suivi l'exemple des hôpitaux que nous venons d'énumérer.

Ces faits sont une démonstration irrécusable des qualités de ce nouveau produit.

Se méfier des contrefaçons et exiger la signature: **F. RIGOLLOT**

Paris 24, Avenue Victoria— Paris
et dans toutes les pharmacies.

NEW YORK

Dental Rooms.

[Trade Mark]

820 Washington Av., St. Louis.

Ratelier Ordinaire - - - - $ 8.00
Ratelier Superfin - - - - 10.00
Plombage de Dents, Or. - - 2.00
" " Argent. 1.00
Extraction de dent. - - - 50

Les meilleurs dentistes en ville, qui ont été les premiers à se servir du gaz avec succès.—Extraction depuis 8 h. A. M. jusqu'à 5 h. P. M.—On extrait avec ou sans le gaz.

☞ Un ratelier neuf pour $8,00.

Ouvrage garanti et Matériel supérieur.—Chambres au premier.

NEW YORK DENTAL ROOMS,
820 Washington Av., 3e porte de 9th st.
Se garder des imposteurs.

F. COURVOISIER

BIJOUTIER-HORLOGER,

et Marchand de Montres, Pendules, Bijoux,

Main st. ent. St Louis et Randolph

CARONDELET.

Ayant une expérience de 20 ans dans le métier, et après un séjour de 10 ans chez Jaccard & Cie., je puis promettre satisfaction à ceux qui me feront l'honneur de leur clientèle.

Dr. Whittier,

617 St. Charles street, St. Louis, Mo.

A regular graduate of two Medical Colleges, has been longer engaged in the special treatment of all Veneral, Sexual and Chronic Diseases than any other Physician in St. Louis, as city papers show, and all old residents know. Syphilis, Gonorrhœa, Gleet, Stricture, Orchitis, Hernia, or Rupture all Urinary Diseases and Syphilitic or mercurial affections of the throat, skin or bones, are treated with unparalleled success, on latest scientific principles. Safely, Privately. Spermatorrhœa, Sexual Debility and Impotency, as the result of Self-abuse in youth, sexual excesses in maturer years, or other causes, and which produce some of the following effects: nervousness, seminal emissions, debility, dimness of sight, defective memory, pimples on the face, physical decay, aversion to society of females, confusion of ideas, loss of sexual power, etc., rendering marriage improper or unhappy, are permanently cured. Pamphlet (36 pages) relating to the above, sent in sealed envelopes, for two postage stamps. Consultation at office or by mail free, and invited, a friendly talk or his opinion costs nothing. When it is inconvenient to visit the city for treatment, medicines can be sent by express or mail everywhere. Cure cases guaranteed, where doubt exists it is frankly stated. Office hours: 9 A. M. to 7 P. M. Sundays, 12 M. to 1 P. M.

Pamphlet, to any address, for Two Stamps.

MANHOOD All about it, sent by mail for 10 cents.
WOMANHOOD Every woman should read it. 10 cents.

Sent sealed, all three, for 20 Cents.

Manhood and Womanhood in German, both together, Illustrated, 15 Cents.

MARRIAGE | 280 PAGES. FINE PLATES. | GUIDE.

Elegant cloth and gilt binding. Sealed for 50c. Over fifty wonderful pen pictures, true to life; articles on the following subjects: Who may marry, who not, why. Proper age to marry. Who marry first. Manhood, Womanhood, Physical decay. The effects of celibacy and excess. Who should marry; How life and happiness may be increased. The Physiology of Reproduction, and many more. Those married or contemplating marriage should read it. After a life-long practice, I assert from human as well as moral conviction, it ought to be read by all adult persons, then locked up, not laid around or lost, as it is wortay of re-reading. It contains the cream of medical literature, thoughts gathered in an extensive practice, and worth to any one who will give it a careful perusal, ten times its costs.

Popular Edition, same as above, but paper cover, 260 pages, 25 cents by mail. Cheapest good-guide in America. For either address, enclosing amount,

DR. WHITTIER,

617 St. Charles street, St. Louis, Mo.

DR. WHITTIER, 617 St. Charles St., St. Louis, Mo., treats all forms of Venereal Diseases, Seminal Emissions and Sexual Debility, with unparalleled success. No matter who failed, call or write; pamphlet or consultation free. Can refer to the medical profession in all parts of the country. Medicines perfectly safe.

CRAMER, GROSS & CO.,

ARTISTES PHOTOGRAPHES.

Photographies de haut goût au comptant.—No. 1001 S. Fifth str., cor. Chouteau av.—
☞ On parle français.

A. FROUSSARD,

Successeur de

P. REYNARD.

INSECTICIDE

Détruit les Punaises, Fourmis, Puces, Mouches, Moustiques, et tous les insectes nuisibles. Pâte phosphorique pour la destruction des rats et souris.

DEPOT 323 OLIVE ST.

F. JACQUEMIN,

Fabricant de

Plumes d'Autruche

ET

Plumes Naturelles

De toutes les especes d'oiseaux.

☞ Spécialité de Fleurs pour parures de noce et pour décorations.—On blanchit teint et répare les plumes d'autruche.

Fabrique et Magasin No. 306 North Fifth Street.

C ROUSSEAU,

ARCHITECTE,

114 Washington Avenue

M. Rousseau se charge de fournir des plans nécessaires pour la construction de bâtisses de tous genres.—Se charge aussi de la direction des travaux.

J. A. SCHULTZ

ESTAMPES ET BRODERIES.

FABRIQUE DE

Patrons et de Marchandises Estampees

IMPORTATEUR DE

SOIE A BRODER, CHENILLES, LAINE ZEPHIR, TOILES, CANEVAS.

209 North 5th Street, entre Pine & Olive.

AU RENDEZ-VOUS.

SALON. BILLARD.

319, SOUTH SEVENTH STREET, ST. LOUIS, Mo.

On tient toujours en vente les meilleures qualités de vins, liqueurs, cigares, etc.

JOQUEL & MOTTE, Prop.

CONTINENTAL BANK DE ST. LOUIS,

CAPITAL $250,000.00.

Continental Building, 411 N. Third St.

DIRECTEURS

T. B. EDGAR, J. CHEEVER, C. S. FREEBORN,
JOSEPH SHIPPEN, J. M. THOMPSON, E. H. WHEEDON.

Nous avons l'honneur d'informer les personnes qui désirent placer leurs capitaux avec profit et sûreté, que nous nous chargeons de négocier les valeurs du gouvernement des Etats Unis et autres valeurs de première classe.

F. B. EDGAR, Président. EMILE KARST, Caissier.

ELM STREET HOUSE.

PENSION FRANCAISE

C. CLAUDE Proprietaire,

COIN SUD-OUEST D'ELM ET MAIN ST. LOUIS, MO.

Spécialité de Vins, Liqueurs et Cigars de toute espece.

VELOUTINE.

CH. FAY,

9, Rue de la Paix, Paris.

Poudre de Toilette

IMPALPABLE, ADHERENTE ET INVISIBLE,

Remplaçant les poudres de Riz et les fards avec avantage.

Une légère application suffit pour donner à la peau la fraicheur et le velouté de la jeunesse.

5 francs la boite complète avec houppe.
4 " " " sans "

Dépôt dans toutes les principales parfumeries.

M. J. DARCEL,

PERRUQUIER ET COIFFEUR DE DAMES.

Un bel assortiment de

NATTES, CHIGNONS et BOUCLES de CHEVEUX

En Gros et en Detail.

On exécute, sur commande, tous les ouvrages en cheveux et on garantit satisfaction.

Reçoit les modes de Paris trois fois par mois.

M. Darcel fait aussi une spécialite d'articles de modes du plus hau goût. Chapeaux de Dames, et plumes et Fleurs artificielles de toutes sortes.

La MaisonDarcel a recu onze recompenses aux expositions de St. Louis.

524 Olive street, Corner Sixth, St. Louis, Mo.

"TOUJOURS EN AVANT."

LES

CONTRASTES SUIVANTS

ENTRE LA

Machine Silencieuse

NEW AUTOMATIC,

WILLCOX & GIBBS

—Et les autres machines à coudre méritent l'étude sérieuse des personnes intéressées comme cette nouvelle machine présente tous les avantages des dernières inventions et que c'est avant tout

UNE MACHINE POUR LA FAMILLE.

C'EST LA SEULE MACHINE

—QUI puisse être conduite par tous les membres d'une famille sans crainte d'en déranger le mécanisme;

—Qui a une "tension automatique" et qui s'adapte à toutes les espèces d'étoffes;

—Qui fait un point régulier, sans qu'il soit besoin d'un travail préléminaire pour en régler la longueur;

—ABSOLUMENT SILENCIEUSE;

—LA plus facile à conduire, sans qu'il en résulte de fatigue ou de maladies dans les jambes.

—Le mécanisme le plus simple.—Un enfant peut, dès les premières leçons s'en servir avec sécurité.

—Solidité du mécanisme et garantie du métal dont on se sert pour la fabriquer.

—PLAQUAGE en "Nickel" sur toutes les parties exposées à la rouille.

—TOUJOURS prête à l'ouvrage et fait une couture élastique, forte et magnifique.

LA MACHINE WILLCOX & GIBBS

A de plus les Avantages Suivants:

—LA MEILLEURE AIGUILLE, droite, courte et qui a l'avantage de s'ajuster par un mécanisme des plus simples.

—LES OUTILS de la dernière perfection et pour tous les genres d'ouvrage.

—UN FREIN breveté qui empêche le mécanisme de se mettre en mouvement.

—UNE PEDALE perfectionnée et une Garde-robe pour empêcher le frottement des roues sur les vêtements.

—La machine Wilcox & Gibbs peut faire 3,000 points à la minute sans rompre le fil ou déranger l'aiguille.

—D'une forme élégante et construite de bois de prix.

—Cette machine a reçu la médaille "Scott Legacy" l'institut Franklin de la Pensylvanie et la grande médaille d'or pour le progrès de "l'American" Institute, en Novembre 1875.

—Ne pas acheter d'aiguilles contrefaites. Nos aiguilles sont estampées, "Pat. March 19,1861" Toutes les autres sont contrefaites. On expédie les aiguilles et le fil par la poste.

LA REPUTATION D'EXCELLKCE

de la

Willcox & Gibbs Sewing Machine Company

est une garantie suffisante de la véracité de l'exposé que nous faisons plus haut des avantages de cette machine.

On distribue gratuitement des CATALOGUES ILLUSTRES

S'adresser à

Willcox & Gibbs S. M. Co.,

LINDELL HOTEL Building, 609, N. Sixth street.